

102 - 1983

Sommaire

	Pages
<i>L'Esprit de Dieu est répandu sur toute chair</i>	
André Depierre	2
 <i>La Mission de Paris</i>	
Jean Vinatier	12
 <i>Façonnés, transformés</i>	
Quels lieux d'Eglise pour ceux que l'Esprit saisit ?	
Christian du Mont	41
Mes peines et mes joies se font chanson d'amour	
Claude Huret	44
Viens à la Mission de France	
Danièle Courtois	52
 <i>Informations-Nouvelles</i>	55
Ordinations	
Forum sur la Mission	
Nouveaux Ministères	
Initiation aux Sciences humaines	
Jésus-Christ au cœur des Cultures	
Semaine de la Comédie Musicale à Pontigny	
Voile et chantier	

L'esprit de Dieu est répandu sur toute chair

André Depierre *

Il n'est pas facile de s'exprimer sur les étapes d'une vie spirituelle... Bien souvent, lorsque je dirai « Je », il faudra entendre « Nous », car depuis 1943, cela fait quarante ans ! je n'ai jamais été seul, mais en communion avec d'autres, prêtres et laïcs.

Parler de la vie spirituelle, c'est parler de l'Évangile. L'Évangile a toujours été pour nous quelque chose de neuf, de vivant, de joyeux.

Tout au long des étapes, souvent, les copains laïcs nous ont relancés. Nous avons besoin de la foi des autres pour réveiller la nôtre. Nous avons surtout besoin, au-delà d'une fidélité ouvrière difficile, au-delà d'une communion d'Église difficile, de nous accrocher à la fidélité évangélique, celle du Christ à son Père. Le Christ nous a vraiment tenus par la main, sans quoi nous aurions lâché. C'est pour moi une conviction absolue.

* Extraits d'un témoignage oral.

Parler de Spiritualité, c'est parler de ce qui fait l'unité de notre vie entière et de ce qui la rythme ; ce qui illumine tout, emporte tout, « terre et ciel », expérience du péché et expérience de l'approche de Dieu. En même temps, la spiritualité ne décolle pas de la vie des gens, ni de la nôtre. Elle se découvre au niveau des mères de familles, au niveau des copains liés par le même boulot, au niveau des militants, avec leurs souffrances, leurs humiliations, leurs révoltes, leurs exigences morales parfois très hautes.

Les racines.

Quand nous regardons nos vies, nous découvrons comme des « alluvions » successives qui les constituent, des sources qui nous irriguent encore. C'est ce que j'appellerai nos racines. Elles sont nourricières et je comprends mieux, aujourd'hui, combien elles sont essentielles. J'en énumère trois :

● *D'abord, la grâce d'une famille chrétienne. Petits paysans du Jura, pauvres et chrétiens, mes parents ont eu sept enfants. Je me suis tout de suite éclairé à la lumière de leur « lampe », de leur foi. Celle-ci était simple : « Dieu est le rocher ». Ils étaient des dépositaires de l'Évangile ; on n'en parlait pas souvent, mais on en vivait toujours. Quand passaient les rempailleurs de chaise, les bûcherons italiens, ou d'autres, il y avait toujours une assiette prête pour leur partager la soupe ; de la paille dans l'étable pour qu'ils passent la nuit.*

Pendant la guerre, nous habitons sur la ligne de démarcation. La commune était coupée en deux. Mes parents n'ont cessé de faire les « passeurs », pour les résistants, les juifs, les évadés. Ils savaient ce qu'ils risquaient ; ils n'ont jamais eu une hésitation. Aider ceux qui le demandaient était pour eux un impératif de l'Évangile. On devait le faire. Tout le village faisait de même. Il y avait bien des chamailleries internes, les gens n'étaient pas des saints. Mais les jeunes qui prenaient le maquis n'ont jamais été dénoncés. Le maire a confectionné 1 600 fausses cartes d'identité ! On ne se posait pas de question. On devait le faire. De même, quand quelqu'un était malade, l'entraide jouait aussitôt : on allait travailler la vigne de celui qui était empêché. On devait le faire.

Ainsi, l'Évangile m'est apparu comme une manière de vivre qui comporte des absolus. J'y ai souvent pensé depuis ma jeunesse. Je n'ai jamais trouvé une autre réponse aux questions essentielles de la vie. Je n'ai jamais trouvé une autre doctrine qui me propose de vivre de façon plus solidaire, plus éclairante, plus accomplie.

● Ensuite, la grâce de rencontrer, dans mon village, des jocistes et jacistes. Cette période de 1936-1943 a été pour moi une vraie révolution spirituelle. Jusque là, je n'avais entendu parler de la foi que par des prêtres. Et voilà que des jeunes, des laïcs, des travailleurs en parlaient eux aussi ! Il n'était pas encore question du « peuple de Dieu », mais on le vivait. Les Pères du Concile en dissertent bien plus tard. Pour moi ce sont ces jeunes de l'A.C. qui l'ont inventé ; ils sont à l'origine de l'explosion missionnaire qui a jalonné les années 1927-1950 ; Je leur dois beaucoup : ils ont ouvert dans l'Eglise des chemins nouveaux.

● Enfin, la grâce de la Résistance.

Plusieurs maquis de l'Ain et du Jura ont été créés et animés par des jocistes avec des prêtres. Tous avaient fait un choix politique : résistance au nazisme, par fidélité à l'Évangile. Beaucoup d'entre eux sont morts, fusillés ou déportés, dont plusieurs du canton où j'habitais.

Dans ce climat, j'ai été ordonné prêtre le 19 juin 1943. J'étais ordonné en vue de mon départ au S.T.O. Aussitôt après mon ordination, je suis allé voir mon évêque pour lui annoncer que je ne partais pas et que je rejoignais le maquis... sauf s'il m'y envoyait lui-même en Mission clandestine pour les travailleurs requis. Il n'a pas voulu prendre cette décision.

Je repense souvent à ces événements, surtout quand je traverse des périodes difficiles. J'y vois l'intervention de Dieu dans notre histoire. Oui, j'ai été « séduit » par Jésus Christ, au cœur de ces événements. L'Évangile m'a passionné comme avenir de l'homme : « A qui irions-nous, Seigneur ? Tu as les paroles de la vraie vie ». Le chapitre 20 de Jérémie m'est aussi une référence : « Tu m'as séduit... Tu m'as eu... Tu m'as embobiné, embarqué. Yaweh est en moi comme un feu dévorant ».

La Mission de Paris.

Depuis mon entrée à la Mission de Paris, en 1943, des hommes ont marqué ma vie : des prophètes et des saints.

● **Henri Godin.**

Au moment où il voulait lancer la Mission de Paris, Henri Godin cherchait des volontaires. Il n'y en avait guère. Il se trouve qu'il était lié à quelques résistants du Jura, son diocèse d'origine. Je l'ai rencontré dans le maquis ; il m'a demandé de venir avec lui à Paris. Mon évêque — pas fâché de n'être plus responsable de moi — a accepté mon départ. Je suis parti.

Godin était aumônier fédéral de Paris-Nord. Autour de lui se pressaient des Jocistes un peu « charismatiques ». J'ai habité avec lui jusqu'à sa mort. C'était un mystique, un homme saisi par l'Évangile. Il se foutait de tout le reste. Son rayonnement était étonnant, inimaginable. Chez lui, c'était un passage continu de jeunes ouvriers et de sous-prolétaires. Il était en admiration devant eux, à l'écoute de la phrase-choc significative qui sortait de leur bouche. Je n'ai jamais vu quelqu'un écouter comme lui. Cela pouvait durer des heures. Il avait le don de déceler ce qu'il appelait les « militants intermédiaires », ces « médiateurs » entre la masse et l'Église. Et lui, il arrivait à faire des chrétiens avec des jeunes travailleurs, des sous-prolos, voire des prostituées, qui se mettaient à transmettre l'Évangile. C'étaient des « bombes explosives » de l'Évangile... hors des cadres.

La fondation de la Mission de Paris s'est faite tout au long de six mois : juillet 1943 - janvier 1944. La dernière session a duré un mois entier, à Combs-la-Ville puis à Lisieux. En finale nous y avons fait un chemin de Croix, dans la nuit, vers la basilique. Le lendemain, Godin revenait à Paris pour une récollection de jeunes foyers. J'étais avec lui. On rentre vers minuit, on cause un peu de la reco... Le lendemain matin, il était mort, asphyxié dans son lit. A une station de ce chemin de Croix, il avait dit : « Nunc Dimittis »... Maintenant, Seigneur, laisse aller ton serviteur... Sa mort plantait la Croix dans la Mission, dans nos cœurs. On ne l'oubliera plus.

● **Camille Folliet.**

Sortant de prisons italiennes — pourchassé comme résistant — il est arrivé après la mort de Godin, rue Ganneron. Sa rencontre a été pour moi une grande grâce. Il était passionné par la conversion de l'Église à une société transformée de fond en comble. Il voyait l'Évangile comme ferment de ce monde nouveau. Il fut le premier prêtre, en France, à entrer en usine pour y rester. C'était en début 1944. « Il faudra que nous, prêtres, nous soyons des ouvriers », disait-il. Ayant ensuite rejoint ses camarades de Savoie sur le front des Alpes, il y a été tué le 9 avril 1945, quelques jours avant la fin de la guerre.

● Emmanuel Mounier.

Sa rencontre inattendue a été une nouvelle grâce. C'était un saint, je n'hésite pas à le dire. A cause de sa foi. Sa fille handicapée était pour lui une hostie vivante. Avec sa femme, Paulette, il m'a demandé d'être le parrain de leur dernière fille. Je me souviens qu'au moment du baptême, il l'a prise dans ses bras et l'a portée sur l'autel pour l'offrir. Mounier était pleinement identifié au Christ. Je n'oublierai jamais sa dernière lettre : « Si un jour vous nous jugez dignes de venir habiter parmi les plus pauvres, faites signe ». Deux jours après, il était mort.

Je ne peux énumérer toutes les autres rencontres. En particulier celles, étonnantes, de laïcs, du monde ouvrier parmi lesquels des communistes qui se sont convertis à l'Évangile. Ils ont été fidèles. Et tout cela a pesé lourd, a été déterminant, au moment de la grande crise de 1954.

Prêtre-ouvrier.

Vivant depuis quarante ans dans le monde ouvrier, je vais de découvertes en émerveillements : oui « l'Esprit de Dieu est répandu sur toute chair ».

La Résistance et les communistes.

Dès janvier 1944, me voici plongé dans la classe ouvrière de Montreuil. J'ai participé tout naturellement, modestement, à la résistance des F.T.P. Je découvrais le milieu communiste. Beaucoup d'entre eux trouvaient alors insolite qu'un prêtre — en soutane à cette époque ! — soit du côté des résistants. On a voulu me liquider, un moment... Mais rapidement sont nées des amitiés que j'appellerai « spirituelles » : on mettait en commun ce qui nous était le plus intime, avec une confiance totale.

Lorsqu'en 1954, au moment de l'arrêt des P.O., onze délégations de Montreuil se sont rendues à l'Archevêché, huit d'entre elles étaient dirigées par des ouvriers non-chrétiens. Et ils ont dit à l'archevêque : « Nous avons déjà des militants ouvriers chrétiens. Mais on demande avec eux des prêtres-ouvriers, parce qu'ils nous ont apporté quelque chose d'important : nous avons besoin d'eux, ils font maintenant partie de notre vie ».

En août 1944, au moment de la Libération de Montreuil, on a dit une messe sur les barricades, devant 2 000 personnes, sur un autel fleuri par tout le monde. Nous nous retrouvions en 1848... Les chrétiens n'auraient jamais dû quitter ce fleuve populaire.

Ces événements ont été pour moi un éblouissement. Je découvrais que le monde ouvrier n'était pas un désert spirituel : sens du partage, soif de justice, dévouement des militants ouvriers, respect des autres qui s'interdit tout jugement moral sur la vie privée d'autrui ; une espérance indéfectible pour un monde meilleur ; l'espérance, cette étonnante invention du peuple Juif... de l'Ancien Testament... oui, tout cela était repris en charge par le monde ouvrier. Par lui l'Evangile nous était relancé à la figure.

L'Evangile vivant.

Depuis 1848, on peut dire que Jésus Christ avait été « volé » à la classe ouvrière. Par notre présence, après et avec celle de bien d'autres, il lui a été en quelque sorte « rendu ». A diverses reprises, avec des frères, je suis allé à Rome, dont trois fois au moment du Concile, afin que les Prêtres-Ouvriers puissent renaître officiellement. Plusieurs de ces voyages ont été payés en partie par les collectes spontanées des ouvriers avec qui nous travaillions. Un jour j'ai reçu une enveloppe anonyme d'un chantier : elle contenait 150 000 anciens francs, fruit d'une collecte un soir de paye ! C'est un peu comme si nous avions été leurs délégués là-bas ! Quelle surprise et quel retournement des choses ! Ces gens nous réapprenaient à lire l'Evangile au premier niveau, sans faire d'histoire, simplement, sans discours. Nous portons l'Evangile comme un appel. Ils nous le renvoient en écho. Un jour, après avoir parlé plusieurs fois avec lui de pardon, l'un de mes camarades athées m'a dit : « Tu m'a appris que ne pas pardonner ça empêche de vivre ». Alors j'ai pensé au cri de Jésus : « Je n'ai jamais trouvé autant de foi en Israël ».

La souffrance ouvrière.

Ces dernières années, j'ai travaillé dans une usine de fabrication d'encre épaisses, une usine qui employait surtout des femmes. Elles étaient vraiment traitées comme des objets, sans cesse humiliées dans leur personne par des paroles et des geste ignobles. Sans compter les bas salaires, le travail aux pièces. J'ai appris à ne jamais oublier la souffrance ouvrière. « J'ai vu la souffrance de mon peu-

ple », dit le Seigneur à Moïse. Le cri des pauvres vers Dieu, c'est leur prière. Quand nous célébrons la messe dans notre groupe, nous commençons par évoquer cette souffrance. Jésus porte la souffrance des paumés. La Bible nous livre aussi l'admirable prière de solidarité de Job (ch. 24), avec tous les opprimés, cet acte de foi en Dieu et d'amour de l'humanité. Et saint Paul rappellera aux Philippiens les « abaissements » de Jésus.

Il y a pour le chrétien une double contemplation : celle du Christ dans sa Parole, et celle du Christ s'identifiant aux autres (Matthieu, ch. 25). Celui qui se détache des pauvres, se détache du Christ. « Je serai avec vous tous les jours » nous dit-il, au moment de l'Ascension. « Tous les jours », nous le retrouvons dans les visages des gens que nous cotoyons. C'est là qu'il se présente à nous.

Voilà pourquoi je me retrouve bien, et de plus en plus, dans cette prière de l'Eglise que sont les psaumes. On y trouve toujours quelque chose qui part de la vie humaine concrète, celle d'un homme, d'une femme, d'un peuple. Ce sont des cris de malades, de gens qui ont connu l'échec, la révolte : tout ça, c'est le quotidien de la vie des hommes.

Les luttes ouvrières.

Il est essentiel, pour notre prière et pour l'offrande de l'Eucharistie, que nous nous rappelions la parole du prophète citée par Jésus : « La Bonne Nouvelle est entendue par les Pauvres ». La Bonne Nouvelle ? C'est d'éviter qu'il y ait moins d'handicapés par les accidents du travail. C'est d'aider à l'alphabétisation des émigrés. « Mon peuple périt faute de connaissance » dit Osée. C'est de travailler à ce que les lois deviennent plus justes. C'est réaliser le jeûne dont parle Isaïe : « Le jeûne que je préfère ? Dénouer les liens de la violence ; renvoyer libres ceux qui ploient sous le joug ; partager ton pain avec l'affamé ; héberger les pauvres sans abri... Alors la lumière éclatera comme l'aurore » (ch. 58).

Cheminevements souterrains.

On nous a souvent reproché dans l'Eglise de ne pas annoncer Jésus Christ.

Je ne sais ce qu'il faut répondre. Mais quand, pendant deux ans, j'ai entendu

dans l'usine des paroles grossières ou méprisantes pour les autres, et qu'au bout de deux ans je n'entends plus ces paroles ni ce mépris... Quand, pendant deux ans je ne voyais que des sourires forcés ou des visages fermés, et que maintenant je vois des visages épanouis et des femmes heureuses d'une rencontre... Quand, pendant deux ans je ne pouvais même pas évoquer la solidarité et que maintenant, à une élection syndicale, tout le monde a voté... Je me dis : si c'était ça la Bonne Nouvelle ? Si notre présence était un petit ferment de foi ? Si, à cause de cette présence, des femmes spontanément se mettent à parler des questions de la Foi... Si ceux que je croyais les plus anticléricaux m'étonnent un jour en me révélant qu'en fait la prière est présente dans leur vie... « Avec ma femme me dit l'un d'eux, on lit un bout de Bible ensemble »... Bien des choses cheminent souterrainement. Je pense aux sources : des filets d'eau ont cheminé sous terre, venant de bien loin, là où est tombée la pluie... Elles apparaissent à la surface, bien plus tard et ailleurs. L'Evangile est ainsi : comme un grain de blé, jeté en terre il germe longtemps après, quand on ne l'attend plus.

Je pense aussi à cette loi du long silence et de l'enfouissement de Nazareth. A cette loi de la patience que nous enseigne la parabole du Semeur. La patience, c'est aussi la « passion », au sens de la Passion du Christ. Les temps de Dieu ne sont pas les nôtres. Avant les printemps il y a les hivers.

J'ai compris aussi qu'on est enseigné autant et plus qu'on enseigne. Si on n'écoute pas les gens, on n'écoute pas le St Esprit. Si on n'est pas à l'affût de la grâce, rien ne se passe : « Aujourd'hui, dit le prophète Joël, l'Esprit de Dieu est répandu sur toute chair ».

Quand nous voulons faire une révision de vie pour savoir si nous sommes fidèles à l'Evangile, c'est dans les yeux des plus pauvres qu'il faut regarder... Leurs regards m'impressionnent souvent plus que les jugements des grands militants. Ce qui est bouleversant, c'est de découvrir, un jour, que notre vie est devenue une référence pour les copains. Voilà un P.O. qui prend sa retraite : c'est l'occasion pour 21 de ses copains de dire ce qu'ils lui doivent : tous ont changé quelque chose dans leur vie, à cause de lui. J'ai mieux compris alors la parole de St Matthieu Ch. 10 : « Celui qui aura reçu quelqu'un comme un juste aura la récompense d'un juste. Celui qui aura reçu quelqu'un comme un prophète aura la récompense du prophète... ». Oui il y a des gens qui nous prennent pour confidents de leur foi ; ils adhèrent en fait, à leur niveau, à ce qui est le moteur de notre vie. Godin avait vu juste quand il disait que la foi a plusieurs étages : il y en a qui en sont au premier, d'autres au second, d'autres au troisième. Mais tous sont dans la maison de la Foi.

La tragédie de notre vie et de notre foi.

Il faut bien dire un mot de ce qu'a été pour nous 1954, l'arrêt des prêtres ouvriers par l'Eglise. Cela nous a tous laissés pantelants, blessés, avec une plaie ouverte... à jamais.

1954, ce fut la Croix des croix, notre communion à la Crucifixion du Christ. Le plus cruel, ce fut, c'est encore la brisure de grandes et profondes amitiés. Entre prêtres-ouvriers ou avec des militants chrétiens. Cassures irréparables, parfois, en ce monde. Et puis des fécondités apostoliques magnifiques se sont brusquement arrêtées, ont été comme anéanties — sauf dans le cœur de Dieu qui demeure le seul juge —. En fait, des centaines de militants ont alors baissé les bras parce que l'Eglise a dit « non » à ce qui était notre et leur espérance.

Ce qui a dicté ma décision, à l'époque, ce qui a été et reste ma foi, c'est ceci :

● *D'abord l'essentiel, la parole du Christ : « Le disciple n'est pas au-dessus du maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ». On ne pouvait pas y échapper. Si la Mission est quelque chose de voulu par le Seigneur, nous passerons par l'épreuve. Abraham, les prophètes, Jean-Baptiste, Jésus... Tous y sont passés.*

● *L'obéissance ? Oui, mais pas n'importe laquelle. Pour moi, l'obéissance est communion à l'obéissance de Jésus Christ. Je n'ai jamais pensé qu'on puisse évangéliser en profondeur en dehors de la communion à l'Eglise. Quand on m'a demandé : « Pourquoi as-tu obéi ? ». J'ai répondu : « Pour être libre pour évangéliser ; pour ne pas être esclave de Depierre, ou d'un autre, mais de Jésus Christ. Pour que la parole de Dieu ne soit pas enchaînée, ni liée au choix d'un homme.*

Sur cinquante ou soixante militants ouvriers adultes chrétiens — dont la plupart étaient des convertis — avec qui nous étions en lien étroit de mission, tous, sauf deux, nous ont dit : « L'absolu, c'est Jésus Christ, ce n'est pas vous ».

Nous avons aussi été aidés plus qu'on ne le pense par des militants ouvriers qui ne partageaient pas notre foi. Ils nous disaient : « Un militant ou deux de plus, ou de moins, ça va, ça vient. Mais ce que vous vivez, ce que vous présentez, comme prêtres, cela, personne ne le remplacerait. Vous êtes nos délégués devant Dieu... si Dieu existe ». Un vieux dirigeant communiste m'a écrit :

« Cher Depierre, en ces jours terribles pour toi, je veux te dire que je souffre pour vous. Mais la plus grande souffrance, je le sais parce que je l'ai vécue, c'est de souffrir par nos propres organisations. Alors souviens-toi de Marc Sanguier qui a été condamné par l'Eglise. Il a obéi mais a continué autrement le combat. C'est un exemple ».

En ces heures difficiles, je ne pouvais pas oublier Godin. Son intention était de faire naître des communautés chrétiennes indigènes, en plein cœur des milieux populaires, et en partant toujours du point où ils en étaient. Car ces communautés étaient composées « d'arrivants dans la foi » qui voyaient l'Evangile avec des yeux tout neufs. J'étais émerveillé par le rayonnement de ces hommes et de ces femmes.

Je le sais : pour certains prêtres-ouvriers l'essentiel était de changer la vie sacerdotale en entrant à fond dans le militantisme ouvrier, choix très légitime. Le risque : c'est de devenir d'abord de très bons militants ouvriers chrétiens. A la suite de Godin, nous avons choisi un autre chemin : faire naître d'abord une communauté de foi au sein de laquelle il y ait des prêtres, qui naturellement soient aussi des militants ouvriers. Nous étions attentifs à ce que notre militantisme ouvrier ne voile jamais l'essentiel de notre vocation : être l'homme de l'Evangile, le témoin de l'Evangile. Et cet Evangile rappelle toujours l'exigence des pauvres. Dans nos assemblées, nous veillons à donner la parole d'abord à ceux qui savent le moins parler.

Quand en 1965 au Concile s'est précisée la reprise pour les P.O., nous avons demandé, au nom de tous nos frères, qu'il y ait un acte de réparation publique de l'Eglise, non pas à l'égard des P.O. ou de nos personnes, mais à cause de l'offense faite à la classe ouvrière. N'avait-on pas écrit : « Le sacerdoce est incompatible avec la vie ouvrière, avec le militantisme ouvrier. Celui-ci risque de dévaluer le sacerdoce ». Quelle giflette, quelle humiliation pour nos camarades, pour les militants, incroyants ou chrétiens, dévoués corps et âmes pour le bien de leurs frères...

Cette réparation, nous n'avons pu l'obtenir...

Soyons des contemplatifs de l'Esprit-Saint agissant dans les gens : nous n'aurons pas fini de nous émerveiller et d'être dans l'action de grâce.

La Mission de Paris

Jean Vinatier

1942, c'était la fondation de la Mission de France, par le Cardinal Suhard.
Un an plus tard, ce même homme, archevêque de Paris, crée la Mission de Paris.
Jean Vinatier, dans son dernier ouvrage « le Cardinal Suhard, l'évêque du renouveau missionnaire »
(Editions du Centurion),
consacre un chapitre à cette entreprise audacieuse.
En publiant ce chapitre dans la Lettre aux Communautés,
nous voulons rappeler un événement important de l'Histoire de l'Eglise de France
et inviter nos lecteurs, en se procurant le livre de Jean Vinatier (en novembre 1983),
à connaître davantage ce cardinal exceptionnel, fils de paysans, aventurier de l'Eglise.

« Je songe spécialement à la Mission de Paris, elle est une grande œuvre... Cette mission doit réussir, à une époque particulièrement grave de l'histoire du monde, dans le présent d'abord, parce qu'un délai ou un échec du début reporterait le problème à une époque indéterminée, où les occasions du présent ne reviendront pas. Et aussi — l'avouerai-je — parce qu'elle trouve en mon indigne personne et dans l'appui que je lui offre un moyen de développement qui pourrait ne pas revenir ».

(Cahiers du Cardinal, 8 mai 1947)

Stimulés par l'abbé Cardjin et par le père Lebbe, un certain nombre de prêtres belges avaient entrevu très tôt les exigences de la Mission. L'un d'eux, l'abbé Boland, à l'occasion d'un pèlerinage Jociste à Rome avait exposé ses projets au Cardinal Laurenti : pour rejoindre un monde ouvrier si loin de l'Eglise, un prêtre pouvait-il s'embaucher en usine ? L'ancien responsable de la Congrégation des religieux lui fit parvenir, quelque temps après, une lettre aussi prophétique que courageuse. Evoquant le matérialisme des masses il ajoutait : « A cette situation très critique et très exceptionnelle les moyens ordinaires ne semblent pas suffire... Il est nécessaire de connaître à fond ce monde qui nous est, en grande partie, inconnu, de connaître ses besoins matériels et moraux, tous ses dangers, ses misères. **Il est aussi nécessaire qu'il nous connaisse et qu'il commence à nous aimer.** Ce que vous proposez, [partager leur travail], est, en soi, extraordinaire et exceptionnel, mais semble répondre à la situation... L'application de votre projet devrait se borner à peu de sujets, bien choisis, bien préparés. A ces conditions, avec l'assentiment de l'évêque, on pourrait essayer la chose » (1).

Une copie de ce texte significatif fut communiquée à l'archevêque de Paris. Accompagné de nombreux témoignages, il devait contribuer, à son heure, à la décision de fonder **la Mission de Paris**. Les observations, faites durant 10 ans, à Reims, avaient amené progressivement le Cardinal à élaborer le projet d'une Mission de France. Mis en face de l'évangélisation de la capitale, comment ce « bon Pasteur » n'eut-il pas désiré, pour ce diocèse exceptionnel, ce qu'il avait voulu et réalisé pour le pays tout entier ?

Les témoignages, de plus en plus nombreux, des prêtres et des séminaristes, prisonniers de guerre, déportés ou requis par le STO, le sensibiliseraient dans le même sens, comme en témoignent ses lettres personnelles ou ses messages collectifs à leur égard : « Si anormales que puissent être les modalités de votre existence, n'êtes-vous pas toujours à votre place de prêtres ou de séminaristes et dans l'exercice même du ministère apostolique, dès qu'il se trouve auprès de vous quelque intelligence à éclairer, quelque volonté à soutenir, quelque cœur à consoler ? C'est là, semble-t-il, que se laissent deviner les mystérieux desseins de la Providence sur votre épreuve du moment (2) ». On n'a pas oublié que le Cardinal avait été amené à autoriser quelques prêtres à se joindre clandestinement aux jeunes du STO pour être leurs aumôniers, en s'embauchant avec eux sur les grands chantiers du Reich (3).

C'est cependant la prise de conscience progressive d'une autre réalité qui allait entraîner des décisions apostoliques nouvelles. Malgré l'évidente percée de la JOC — le triom-

(1) AAP, Texte reproduit dans *Vers une Eglise en état de mission*, p. 146.

(2) SRP, 13 juin 1942.

(3) Cf. chap. 8.

phal Congrès de 1937 au Parc des Princes était encore tout proche — malgré la fondation au cours de l'année 1941, pour les aînés de cette JOC, du Mouvement Populaire des Familles, il fallait bien se rendre à l'évidence : ces mouvements n'avaient atteint qu'une frange, une minorité de travailleurs. C'est même grâce à eux que l'on se rendait mieux compte de l'ampleur de la « déchristianisation » — (on dira un jour de la « non-christianisation »)

- la classe ouvrière dans son ensemble était massivement étrangère à l'Eglise,
- les nouveaux catéchumènes attirés par le visage du Christ ne trouvaient pas de « paroisses » capables de les accueillir.

Les préparations et les hommes

S'adressant, en 1943, aux dirigeants de la Ligue Ouvrière Chrétienne (mouvement issu du MPF), le cardinal Suhard n'hésitait pas à leur dire :

« A cette heure cruciale, il importe qu'un renouveau se poursuive dans notre pays. Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, c'est la classe ouvrière qui compte. Il est nécessaire que le renouveau se fasse principalement sur le plan de la classe ouvrière. Force nous est de recourir à des éléments qui aient la nature d'un ferment qui, jeté dans la masse, la soulève... Ce n'est pas en nous tenant à côté de la classe ouvrière, en marge de la classe ouvrière, que nous pourrons la pénétrer. C'est en vivant au milieu d'elle, en elle, en se mêlant à elle ; c'est en vivant ses aspirations, ses désirs et peut-être aussi ses misères et ses difficultés que nous pourrons lui apporter l'élément qui doit être pour nous l'élément de pénétration et de conquête. (4)

Ces paroles prémonitoires, en laissant percevoir ce que sera la « charte » de la Mission de Paris, sont également comme le condensé des thèmes favoris développés avec tant de bonheur dans de petites brochures que dévoraient alors les jeunes ouvrières et qui s'intitulaient **Le levain dans la pâte**. Leur auteur n'était autre qu'un prêtre du Jura, l'abbé Henri Godin, déjà célèbre aumônier Jociste, que l'on rencontrait souvent en compagnie de son « double », le Parisien Yvan Daniel, d'origine méridionale. « Lorsque durant l'été 1942, raconte le père Augros, je donnais deux retraites aux prêtres de la région de Lisieux, le père Godin, puis son vieil ami Y. Daniel vinrent me voir l'un après l'autre. Leur but, visiblement était de s'informer sur mes intentions concernant le séminaire de la Mission (5) ». De fait ils furent associés aux premiers pas du séminaire et

(4) Notes de Pastorale populaire, 1943, p. 1 à 6.

(5) L. Augros, oc, p. 75.

l'abbé Godin, malgré ses nombreuses activités et les difficultés des communications, se retrouva trois jours par semaine à Lisieux. « Que pouvions-nous apporter à un tel homme ? se demandait le Supérieur. En réalité, il apportait plus qu'il ne recevait dans ces cours en petits groupes sous forme de cercles d'études ».

Il y avait déjà 9 ans que cet aumônier rayonnant était entièrement donné à la JOC, à ces « gosses », à ces filles qu'il entraînait sur les chemins du Christ. « Il marchait à grandes enjambées dans les rues, dit un témoin, tête nue, chaussé de gros brodequins à clous, ayant mis par-dessus sa soutane courte une étroite ceinture de cuir... Il marchait et ne voyait rien. C'est que, lorsqu'il ne priait pas, il ne cessait de songer à ses gars, à ses filles, à ses foyers... Avec une simplicité sans pareille, il leur sacrifiait abso- lument tout, ses aises, ses repas... Il a vécu l'Évangile à la lettre, c'est pour cela sans doute qu'il savait si bien parler et écrire du Christ-ouvrier, de sa mère et de toutes les réalités divines, avec ses grands yeux d'enfant, étonnés de tout, séduit par tout ce qui vit... Je disais sans cesse à ma famille, à mes amis : « On dirait un nouveau Christ ! (6) ».

Avec un tempérament tout différent, Y. Daniel le complétait à merveille, connaissant admirablement les habitudes du clergé parisien, prompt à typer un personnage, à mettre en lumière une situation, excellent à analyser les causes d'un événement, déroutant son contradicteur, en faisant apparaître les motifs d'un comportement. Chacun entraînait l'autre sur des chemins imprévus, mais toujours pour l'évangélisation.

A l'issue des nombreuses conversations qu'ils eurent à Lisieux, au cours de l'hiver 1942-1943, le père Augros les invita à faire part directement au Cardinal de leurs découvertes, les pressant par ailleurs d'en écrire l'essentiel. Dès le 28 août 1942, les deux amis rencontraient en effet leur archevêque. Il était prêt à les accueillir et à les comprendre. Ce dialogue qui devait être suivi de bien d'autres fut franc et direct, l'archevêque ayant le don de découvrir la valeur apostolique de ses interlocuteurs. « Vous connaissez bien les jeunes ouvriers. Qu'est-ce qu'on dit de moi à l'usine ? — demanda tout à coup le cardinal. — C'est bien simple, répondit l'abbé Godin, on dit que vous êtes un sale capitaliste ». Un hochement de tête, un moment de silence. « Eh bien, vous viendrez me redire cela tous les mois (7) ».

(6) Témoignages dans P. Glorieux, *L'abbé Godin*, Bonne Presse, 1946. Cette biographie contient de très nombreux témoignages de l'époque. L'abbé Godin publia, en pleine occupation, une série de brochures qui inauguraient une nouvelle manière de parler aux jeunes, de faire parler les jeunes : *Jeunesse qui chante* ; *Jeunesse qui vit* ; *Jeunesse qui s'épanouit* ; *A la découverte de l'amour. Jeunesse qui reconstruit*.

(7) Témoignage rapporté par le Père Michonneau.

L'abbé Daniel ajouta : « Eminence, nous travaillons à remplir des tonneaux percés. On tourne en rond dans les paroisses. La JOC est plus ou moins empêchée d'aller aussi loin qu'elle est faite pour aller (8) ». Le Cardinal leur demanda alors de réfléchir avec la Mission de France et de rédiger un mémoire sur ce qu'ils désiraient.

Ce « mémoire », que leur réclamait à la fois leur archevêque et le Père Augros, ils vont le rédiger au cours de l'automne et au début de l'hiver. Polycopié, il prendra la forme d'un gros cahier très dense avec pour titre : **Mémoire sur la conquête chrétienne en milieu prolétaire**, avec, bientôt ce sous-titre : **La France, pays de Mission ?** Le Supérieur de Lisieux, de son côté, ne restait pas inactif. Le 15 février 1943, il écrivait au père Le Sourd : « Nous avons l'intention de soumettre au Cardinal un projet missionnaire pour Paris : une expérience à faire par deux équipes de prêtres travaillant l'une sur le plan paroissial, l'autre dans les quartiers, dans le but « d'accrocher » la masse. Equipes conjuguées bien qu'indépendantes. Cette expérience, nous aurions l'intention de la faire avec l'abbé Michonneau, curé de Petit Colombe (9) ». C'est ainsi que prenait corps, en lien avec la Mission de France, un double projet qui allait bientôt aboutir à une double réalisation (10).

Un petit livre qui fait l'effet d'une bombe

Leur « Mémoire » une fois rédigé, les abbés Godin et Daniel le présentèrent à un groupe de personnes susceptibles de réagir. Le Père Augros répondit un des premiers : « Il fut immédiatement pour nous, dit-il, un trait de lumière ». Et il fait part aux auteurs de sa réaction : « La solution que vous donnez nous paraît dans ses grandes lignes absolument exacte. Cette solution est celle que, presque au même moment une petite communauté laïque d'Ivry, sous la direction de Madeleine Delbrel, a donnée ». Chacun avait surtout hâte de connaître la pensée du Cardinal. « Faites-le passer par le père Le Sourd, suggéra le père Augros. Il saura choisir le moment opportun ». Bouleversé par cette lecture, le secrétaire de l'archevêque attendit sagement que soient terminées les cérémonies pascales. Il lui présenta le manuscrit le lundi de Pâques 26 avril à 4 heures de l'après-midi : « Tenez, Eminence, je crois que cela vous intéressera ». Les premières pages « n'accrochaient » pas ; l'archevêque était fatigué. Le Père Le Sourd insista encore au moment du repas. Le Cardinal reprit la lecture et fut subjugué. Il était prêt à entendre les plus dures vérités, lui qui avait écrit, dans ses Cahiers, un mois

(8) Y. Daniel, *Aux frontières de l'Eglise*, p. 27.

(9) Lettre inédite. AM de F.

(10) Nous retrouverons le projet de rénovation paroissiale, avec l'abbé Michonneau, au chapitre suivant.

avant Pâques : « Je constate un fait : l'ensemble de nos populations ne pense plus chrétien ; il y a entre elles et la communauté chrétienne un **abîme** qui fait que, pour les atteindre, il faut sortir de chez nous et aller chez elles... Jusqu'ici nos efforts ont été à peu près sans résultat ; même notre Action Catholique ordinaire s'avère impuissante : elle est une « action des milieux catholiques » au moins de croyance. Elle n'est pas « l'Action Catholique des milieux païens (11) ». La lecture du « Mémoire » est tellement emplie de faits vécus, de témoignages irrécusables, qu'il dira, le lendemain à son secrétaire : « Je n'ai pas dormi cette nuit. Je suis bouleversé. Je savais bien des choses, mais je n'aurais quand même pas cru que ce fut à ce point ». Il lui demande alors de prévenir le Supérieur du Petit Séminaire, l'abbé Lallier, afin qu'il le rejoigne dans sa maison de campagne de Bagneux. Le Père Augros devait également s'y rendre le même jour. Les quatre prêtres se retrouvent bientôt. Et chacun d'évoquer les pages qui les ont le plus marqué. Au-delà des témoignages de tant de garçons et de filles de la JOC, il y a celui d'un missionnaire qui revient du Congo :

« L'Urundi-Ruanda a environ autant d'habitants que Paris : autour de 3 millions. Il compte 558 000 baptisés et 156 000 catéchumènes ; vous n'avez pas plus de « pratiquants » comme vous dites !... or nous avons dix fois moins de prêtres (118 missionnaires et 45 prêtres indigènes).

Nous ne recevons comme chrétiens que des gens prêts qui ont fait plusieurs mois..., plusieurs années de catéchuménat. Vous, vous allez pleurer dans les familles pour faire la première communion à des enfants qui persévéreront dans la proportion de un sur dix...

Nous ne baptisons les enfants que si nous avons la certitude qu'une éducation chrétienne suivra... Vous, vous baptisez en série.

Vous cherchez à marier tout le monde... Vous enterrez tout le monde avec une grande assistance de prêtres et un grand luxe de solennités...

La grande différence est celle-ci : **vous supposez l'existence d'une communauté chrétienne qui a disparu** et vous aidez, sans aucune suite, une foule de gens à poser des actes individuels qui doivent les rattacher à Dieu... Nous, nous fondons des **chrétientés**, nous savons que **les hommes ont besoin d'une petite communauté pour vivre leur religion**. Convertir quelqu'un, le baptiser, c'est l'intégrer dans une communauté chrétienne... »

Ces pages formaient un peu comme la « plaque tournante » du Mémoire, indiquant, sans

(11) Cahiers, 20 mars 1943.

le dire encore, les solutions apostoliques à promouvoir. Quant au Cardinal, il restait frappé par cette page qui, comme une litanie, reprenait le refrain du « levain dans la pâte ».

« La mission descend encore plus loin ;
elle met un noyau chrétien dans telle usine,
un autre dans tel bureau,
un noyau chrétien dans ce groupe de camping,
un autre dans cette troupe théâtrale,
du levain dans une telle grande pension de famille,
du levain dans telle vaste habitation ouvrière,
du levain dans une école professionnelle,
dans tel cours du soir qui groupe 500 jeunes gens,
du levain chrétien dans les jardins ouvriers,
du levain dans tel groupe de figurantes de cinéma,
du levain chrétien dans telle bande de quartier,
du levain chrétien à la réunion des chefs de famille du XII^e,
du levain chrétien dans tel syndicat, dans tel comité social,
du levain dans l'Association des Concierges du VII^e,
dans celle des artistes de Montmartre,
des midinettes du boulevard ou de la place du Louvre.

Le tout se conformant au réel, moulé sur lui, bâti d'après un plan missionnaire et selon des perspectives missionnaires (12) ».

Au soir de cette journée, la Mission de Paris est déjà « fondée » dans le cœur du Cardinal. Bien vite, dès le 1^{er} mai, il va recevoir les auteurs des pages qui l'ont bouleversé. Il leur recommande d'abord la prudence et l'humilité, afin de ne pas décourager les prêtres qui consacrent toutes leurs énergies à revitaliser les paroisses. Mais il leur donne son accord pour mettre au point une mission particulière pour Paris et sa banlieue. Le 18 mai, des entretiens permettent, à Lisieux, de préciser ce que sera l'aide de la Mission de France au projet entrevu. Le Séminaire s'engage à fournir des ouvriers qui rejoindront l'équipe de la capitale et il reste toujours disponible pour la formation de ses membres.

Le 1^{er} juillet 1943, c'est dans le bureau du Cardinal qu'a lieu la fondation effective. On peut compter sur deux prêtres parisiens volontaires, annonce l'abbé Godin. Le cardinal Gerlier, fort intéressé par le projet, a promis d'envoyer un de ses jeunes

(12) La France, pays de Mission ? Editions de l'Abeille, p. 110, 111 et 205.

« missionnaires », l'abbé Christian du Mont qui est déjà membre de la Mission de France. Les Pères Augros, Lorenzo et Levesque sont venus de Lisieux afin d'être les témoins privilégiés de la fondation. L'abbé Godin ayant voulu garder ses coudées franches, il va falloir chercher un curé parisien bien en vue pour devenir le supérieur de la Mission et le garant de son avenir. Mais, pour l'instant et pour des raisons différentes, Mgr Chevrot et l'abbé Michonneau se refusent. Le Cardinal devra enregistrer six refus successifs : à cause même de ses perspectives la Mission de Paris inquiète ou déconcerte. Pourtant c'est à la demande de l'archevêque de Paris que le père Maydieu va publier, au cours de l'été, le fameux mémoire qui s'appellera définitivement :

La France, Pays de Mission ?

Parti se reposer quelques jours, au mois d'août dans son Jura natal, l'abbé Godin en ramènera un jeune compagnon de route : André Depierre. Il a conquis ce rural en lui ouvrant des perspectives apostoliques insoupçonnées et en lui offrant une amitié sacerdotale qui ne se démentira pas. « Parfois, raconte le nouveau membre de l'équipe, il me réveillait à 2 heures du matin, pour me lire un poème ,me faire part d'une de ses découvertes. Le temps ne comptait pas pour lui ».

Lorsque sort de presse **La France pays de Mission ?**, c'est une explosion d'étonnements, d'enthousiasmes, d'éloges, de critiques. Beaucoup de curés de Paris restent sceptiques. Mais on sait que le Cardinal approuve les auteurs et cela change tout. En lisant ces pages, l'abbé Boulard est décidé à présenter ses propres réflexions sur les **Problèmes Missionnaires de la France Rurale** (13). « Ce sera un bienfait de plus qui nous a valu, écrit-il, l'émouvant appel de l'abbé Godin, d'avoir, par contre-coup, provoqué l'étude du problème rural en un moment où il est encore soluble pourvu qu'on l'étudie en profondeur et qu'on recoure aux remèdes généreux. ».

Dans les camps de prisonniers, le petit livre passe de main en main : de nombreuses vocations vont naître de la méditation de ces pages. En France, F. Mauriac écrit à Y. Daniel : « Quant au fond même du débat, il éclaire, pour moi, tout ce que je sentais confusément. Peut-être n'osons-nous pas aller jusqu'à la conclusion logique : il faudrait que des hommes mariés, s'ils sont ouvriers et saints, puissent être prêtre et distribuer le pardon et le corps du Seigneur à leurs camarades. Il faudrait une explosion formidable qui ferait sauter tout ce qui s'accumule depuis des siècles entre les pauvres et le Dieu des pauvres (14) ».

(13) F. Boulard, **Problèmes Missionnaires de la France rurale**. Le Cerf, Coll. « Rencontres ».

(14) Y. Daniel, *oc*, p. 31.

Au mois de novembre, la première équipe est définitivement constituée. Le Cardinal a fait venir à l'archevêché le jeune curé de Sainte-Anne de Polangis, l'abbé Hollande. Après l'avoir longuement questionné, il finit par lui dire : « C'est vous qui serez le supérieur de cette nouvelle Mission ». Dès le 4 décembre 1943, il lui écrit :

« Pour réaliser une œuvre que me dicte ma conscience d'archevêque... il faut beaucoup de dévouement, d'abnégation, et aussi de sagesse. C'est parce que j'ai remarqué en vous ces qualités que je vous en ai confié les débuts. A Dieu, maintenant, de faire le reste, ou plus exactement, à Dieu de bénir les efforts et les sacrifices qui seront exigés de ceux qui en seront les premiers ouvriers. Dans cette voie qui est sinon la plus facile, au moins la plus féconde, votre archevêque ne vous fera pas défaut. Il travaillera et priera, et s'il le faut, souffrira avec vous ».

« Il a tenu magnifiquement sa parole », ajoute le père Hollande.

L'abbé Godin prépare maintenant avec soin les bases doctrinales et spirituelles qui vont commander l'action de l'équipe. Lui qui, selon A. Dansette, « secouait l'Eglise de France d'un frisson juvénile », propose aux membres de la Mission de Paris de se préparer pendant un mois entier. C'est à Combs-la-Ville que se déroule la première partie du programme. Puis, après l'interruption des fêtes de Noël, on se retrouve tout naturellement à Lisieux au Séminaire de la Mission de France. A Combs-la-Ville comme à Lisieux sont venus des invités nombreux, maîtres de doctrine, maîtres spirituels, maîtres de pastorale. Il suffit de rappeler les principaux pour comprendre ce que fut la richesse de ces journées. Les pères de l'Action Populaire, des Jésuites : Desbuquois, de Montcheuil, Varillon, Danielou ; des dominicains : Chenu, Thomas, Philippe, le chanoine Tiberghien (bientôt Bernard Tiberghien viendra du Nord, étoffer l'équipe) ; des prêtres de Paris : Michonneau, Hua, Guérin, Laporte ; et bien entendu les pères du Séminaire de Lisieux. Il ne faut pas oublier — innovation importante à cette date — le groupe de laïcs : Paul Hibout, Pierre, Metay, M. et Mme Dumont, Paulette Gouzi. Tous sont unanimes sur un point capital : il n'y a pas de Christianisme au rabais. Il faut proposer au monde ouvrier la sève la plus pure de l'Évangile.

Entre-temps, à l'occasion du 1^{er} janvier, le Cardinal recevait les vœux du clergé parisien. Et le curé de Sceaux n'avait pu s'empêcher de faire allusion à l'événement dont s'entretenaient tous les prêtres.

« Il y a quelques mois, avec l'approbation de Votre Eminence, une petite brochure éclatait comme une bombe : **La France, pays de Mission**. Le moment est grave ; c'est la perplexité de Pierre avant la vision de Joppé. Alors, Eminence, avec cet équilibre parfait de la hardiesse et de la prudence, qui est la marque des hommes de Dieu, vous avez couvert de votre manteau de pourpre les jeunes audacieux qui s'offrent à tenter

quelque chose de neuf : la chrétienté ouvrière. Ils sont une dizaine qui, en ce moment, dans le silence du Cénacle, à Lisieux, par la prière et le travail, se tiennent prêts pour ce qui sera peut-être la Pentecôte des temps nouveaux. Il nous suffit de savoir que vous l'avez voulu pour que nous accueillions avec une ferveur toute fraternelle les jeunes qui feront peut-être mieux que nous (15) ».

Accompagné de Mgr Leclerc, qui vient d'être désigné pour être son répondant auprès des membres de la Mission de Paris, le Cardinal rejoint le groupe à Lisieux le 12 janvier. Le lendemain, il leur donne familièrement ses directives :

« Aujourd'hui, quelque chose de grand se passe à Lisieux.

Les âmes s'émeuvent, un grand remous se fait : on comprend que notre pays ne se relèvera que lorsqu'il sera une nation chrétienne, à l'âme missionnaire. Pour cela, Mission de France et Mission de Paris sont des idées-forces.

1. Il faut savoir que la Mission de Paris est une grande tâche. L'œuvre de la Mission est l'œuvre spécifique du Christ : Il est venu pour sauver les âmes, il n'est venu que pour cela.

Les masses sont séparées de la communauté chrétienne, aussi le prêtre doit avoir l'esprit missionnaire. On ne fait pas tout son devoir en s'occupant de ceux qui viennent à l'Eglise : ce serait de l'apathie, une déviation du sens pastoral.

« 2. Les bases de la Mission : d'abord la charité du Christ. Puis la piété, pour montrer le vrai visage du Christ. Le dévouement et le don total de soi : il faut envisager les échecs, les épreuves, les contradictions, les incompréhensions... La prudence, qui n'exclut pas l'audace, avec beaucoup de générosité. La doctrine : il faut persuader, instruire les catéchumènes en leur donnant toute la somme de doctrine qu'ils peuvent porter. La discipline : ce sera la force de l'équipe, et le moyen d'éviter les écarts.

« 3. En face des païens : il faut avoir accès auprès d'eux, donc hardiesse. Mais rester toujours prêtres.

« En face des œuvres : il faut s'en servir et les servir. En pratique, c'est parmi elles qu'on prendra les premiers missionnaires. Donc entente cordiale et bonnes relations.

« En face des paroisses : elles existent, et la Mission doit les compléter. Donc droiture et loyauté avec MM. les Curés. Le but direct de la Mission de Paris est de convertir les païens ; son but indirect est de montrer à la communauté chrétienne qu'elle a à

(15) SRP, janvier 1944.

prendre une attitude nouvelle. Il y a un choc à produire. On a beaucoup fait depuis quinze ans, surtout avec l'Action catholique ; il faut aller plus avant, et la Mission doit montrer l'orientation.

« 4. La marche de la Mission. Il faut une méthode : donc il y aura essais, retouches, adaptations nécessaires. Il faudra tenir compte des qualités personnelles de chacun pour y réussir : chacun aura à se former, à se réformer. Il faudra avoir la ténacité dans l'effort : la Mission est une œuvre de longue haleine ; le missionnaire doit s'appuyer sur son amour du Christ et sur son amour de l'Eglise (16) ».

Après le départ du Cardinal, il y aura encore deux jours de réflexions et de prières. L'abbé Godin est l'âme de toutes les rencontres avec un optimisme qui stimule chacun. Il répète à plusieurs reprises : « Tout est en pleine marche. Je puis disparaître ». Le « mois » s'achève, le 14 janvier, par un Chemin de Croix en pleine nuit sur les pentes qui montent vers la Basilique. Après quoi la messe de Notre-Dame des Victoires est célébrée à minuit dans la chapelle du Séminaire. Au moment de l'offertoire, chaque prêtre s'avance et prononce la promesse composée par l'abbé Godin : « Devant la Vierge Marie, suivant le jugement de l'équipe, je m'engage par serment à consacrer toute ma vie à la christianisation de la classe ouvrière de Paris ».

Au soir du 15 janvier 1944, chacun a regagné son domicile. Et c'est le drame, brutal, innattendu. A peine rentré à Paris, l'abbé Godin prêche une récollection à de jeunes foyers. Il rentre vers minuit et travaille encore quelques temps. Le lendemain matin, un jeune homme frappe à la porte et aperçoit des filets de fumée qui s'échappent de la pièce. On trouve alors l'abbé calciné ; il s'était endormi avant d'avoir enlevé le chauffage électrique qui a mis le feu à son lit. Le fondateur de la Mission de Paris disparaît dans les fondations.

Après les heures de consternation, ce départ apparaît à ses confrères comme un signe de Dieu. Durant quatre jours, les jocistes viennent prier dans la petite chambre. Chaque soir la messe est célébrée devant sa dépouille. Chacun répète : « Il n'est pas mort. Il est plus que jamais parmi nous ». Le mardi soir, l'archevêque vient prier au milieu de la foule. Et, le 20 janvier, dans l'église Saint-Michel des Batignolles, l'abbé Guérin célébrait la messe des funérailles dans un climat de résurrection. Les restes de cet apôtre exceptionnel, en qui bouillonnaient le génie et la sainteté, reposent dans le cimetière des humbles, à Pantin : le levain était enfoui dans la pâte, le grain de blé était semé en terre.

(16) AAP. Texte complet du plan de l'archevêque dans *Vers une Eglise*, op. p. 142-144.

La Mission de Paris invente sa route

« Annoncer le Christ à la classe ouvrière de Paris », pour le Cardinal ce souci permanent ne se limitait pas à cette Mission privilégiée. L'abbé Guérin lui ayant fait remarquer qu'il avait privé les Jocistes de quelques-uns de leurs meilleurs aumôniers, « Vous avez raison, lui répondit-il. Je vais faire autre chose pour les laïcs ».

C'est alors qu'il fit venir l'abbé Frossard, vicaire à Sainte-Geneviève d'Asnières et lui dit : « Il faut épauler les aumôniers des fédérations parisiennes. Je vous nomme **missionnaire du travail**. Vous serez essentiellement au service du laïcat du monde ouvrier, à l'écoute de tous les problèmes de la vie ouvrière. Vous resterez en lien avec l'abbé Le Cordier, directeur des œuvres : et ainsi vous serez en communion avec les autres aumôniers. Mais votre rôle de Missionnaire du travail doit rester primordial ». Trois autres prêtres seront bientôt détachés complètement pour aider l'abbé Frossard.

1944 : c'est donc pendant les derniers mois de l'occupation allemande, et dans l'attente fiévreuse de la Libération, que la Mission de Paris fit ses premiers pas. Essais encore timides pour certains prêtres qui avaient tout à apprendre du milieu dans lequel ils étaient immergés. D'autres, plus impatientes, brûlaient d'annoncer la Bonne Nouvelle à la foule, un peu à la manière de Saint-Paul. C'est ainsi qu'une messe de minuit fut célébrée à grands renforts de moyens modernes dans un vaste cinéma. C'est ainsi qu'on vit des prêtres s'improviser orateurs de Jésus-Christ à la sortie du métro, dans les quartiers populaires. Parfois il y avait un mouvement de curiosité, voire d'intérêt. Mais c'était sans lendemain. Les travailleurs avaient hâte de rentrer chez eux. Leurs préoccupations étaient ailleurs.

Plus significative fut l'aventure de Christian Du Mont dont l'activité inquiéta un moment la police allemande. « A côté de ses tâches ecclésiastiques, dit un rapport de la **Feldkommandatur**, ce prêtre de Lyon qui habite au Kremlin-Bicêtre, 35, rue Salengro, est en même temps manœuvre chez Panhard. Il a été chargé par l'archevêque de Paris de la pastorale des Missions. On l'a vu, le 5 avril 1944, autour de 20 h, sur les fortifs de Saint-Ouen, organiser une réunion missionnaire en plein air. Il était en habit civil et ne portait pas de signes de prêtre... Pour chaque réunion de ce genre, il faudrait demander la permission à la Feldkommandatur. Nous avons demandé à M. Du Mont de tenir ses réunions avec des habits de prêtre et dans un local fermé (17) ». L'intéressé se le tiendra pour dit. Il continuera à faire des réunions dans les cafés voisins.

Aussitôt après la Libération, au fur et à mesure que des prêtres rentrent d'Allemagne où

(17) Archives allemandes de Bonn, obtenues par le Secours Catholique de l'abbé Rodhain.

ils ont travaillé au milieu des ouvriers, de nouvelles perspectives vont se faire jour. « Au départ, nous n'avions aucune idée préconçue, aucun « plan » tout préparé, raconte A. Depierre. Nous étions simplement d'accord sur le but à atteindre : **insérer le christianisme dans les communautés naturelles, de quartier, de travail, de loisirs**. Nous désirions que naissent de nouvelles communautés chrétiennes, là où nous étions, à la Lorraine-Dietrich d'Argenteuil, chez Kleber-Colomb, etc. Le Cardinal nous appuyait de toutes ses forces. Dès qu'un copain rentrait d'Allemagne, il le faisait venir et le « pressait comme un citron » pour qu'il lui raconte tout ce qu'il avait vécu là-bas. Un des premiers d'entre nous qui entra au travail s'appelait Camille Folliet. Il logeait rue Ganeron, à la place de l'abbé Godin. Il avait fait de la prison avec les communistes et avait appris beaucoup de choses. Dès qu'il fut à l'usine de la Lorraine-Dietrich, en mai 1944, il mesura l'importance du **mouvement ouvrier** et nous en fit part (18) ». Cet ardent patriote rejoignit les armées de la Libération en Savoie et fut tué au combat en 1945.

Les Editions du Seuil allaient bientôt publier le **Journal d'un prêtre-ouvrier en Allemagne**, du jésuite H. Perrin. Ce remarquable document vécu eut un grand retentissement, popularisant l'appellation de **prêtre-ouvrier** et montrant avec une grande force que toute évangélisation doit s'appuyer sur une communauté chrétienne vivante, sous peine de s'asphyxier rapidement. « Il est bien vrai, concluait-il, que seule la présence du prêtre pourra rouvrir au Christ certains milieux absolument déchristianisés. Déchristianisés, oui : **mais ils ne sont pas contre le Christ**. Il faudrait si peu, bien souvent, pour qu'ils découvrent le vrai visage du Christ et que lentement s'éveille leur amour (19) ».

Le cardinal Suhard suivait avec attention ces premiers pas, profitant de chaque occasion pour rappeler aux catholiques de Paris, leur devoir : « Si l'ensemble de la communauté chrétienne est missionnaire, dira-t-il pendant le carême de 1944, elle comprendra et soutiendra les pionniers et leurs tentatives... Nous les approuvons et nous encourageons leur apostolat ».

Naissance des prêtres ouvriers

Si l'abbé Godin n'avait pas souhaité, a priori, que les prêtres de la Mission de Paris s'embauchent comme travailleurs, il ne l'avait pas davantage exclu. Dès le mois d'août 1944, au moment même de la Libération de la capitale, quatre prêtres de l'équipe vinrent successivement trouver le père Hollande : ils piétinaient à l'approche des usines ;

(18) Témoignage d'A. Depierre. Cf. **Fiches Action Populaire**, n° 65, et **Colloque de Lyon**, 1978, p. 377.

(19) H. Perrin, **Journal d'un prêtre-ouvrier en Allemagne**, Le Seuil, p. 301. A compléter par **Itinéraire d'Henri Perrin**, Le Seuil. Ce pionnier devait trouver la mort accidentellement au moment de la grande crise qui amena l'arrêt des prêtres-ouvriers.

pourquoi ne pas carrément y entrer avec la foule des ouvriers ? « C'était l'époque difficile de la fin de l'occupation. Il fallait ne toucher de l'argent ni de l'archevêque (pour beaucoup d'ouvriers les évêques étaient « vendus » aux allemands), ni des paroisses, ni de leurs familles pour ceux qui venaient de la bourgeoisie... Le cardinal Suhard à qui je rapportais ces demandes me dit : « S'il y en a quatre qui vous demandent cela sans s'être consultés entre eux, c'est peut-être bien l'Esprit-Saint qui les aura inspirés. Il ne faut pas dire non au Saint-Esprit ».

Quelques mois plus tard, un jésuite qui devait s'orienter vers le travail vint me demander des renseignements sur ce mode de vie des prêtres.

Il m'assurait que son Provincial était d'accord avec lui. Le Cardinal en l'apprenant, me dit : « Du moment qu'un Provincial des Jésuites va dans ce sens, c'est qu'il est sûr, nous pouvons nous engager davantage (20) ».

Ainsi naquirent modestement et sans bruit, les premiers prêtres-ouvriers de la Mission de Paris. Ils ne seront guère plus d'une douzaine au moment de la mort du Cardinal, et leurs engagements étaient des plus variés. Voici un père d'Issoudun, A. Rosi, qu'on surnommait bien vite « le père Pigalle » parce qu'il s'occupait des prostituées de ce célèbre quartier. Voici L. Lacour qui devint aumônier des pompiers de Paris, partageant leur vie et leurs risques. Y. Daniel s'installe rue Lafayette afin de se trouver au milieu des employés parisiens. Il a aménagé une ancienne remise dans une cour. Un prêtre habitera dans le quartier des Halles, un autre près des entrepôts de Bercy, pendant que le père Depierre s'installe définitivement à Montreuil (21).

On imagine aisément l'étonnement — ou le scandale — des bons chrétiens traditionnels qui apprennent ces insertions nouvelles : des prêtres gagnant leur vie comme n'importe quel ouvrier, habillés comme eux, et se mêlant aux marginaux de la société : « Pour autoriser de telles modifications à la vie sacerdotale, rappellera le cardinal Liénart, il fallait que le cardinal Suhard eut dans les hommes dont il avait accepté l'offrande, une confiance absolue, comme aussi une absolue confiance dans la grâce divine (22) ».

Cette confiance était loin d'être partagée par tout le monde. Bon nombre d'évêques vont

(20) Lettre du Père Hollande au Père Bouësse, 24 novembre 1958. Sur la genèse des prêtres-ouvriers, on consultera spécialement le livre d'E. Poulat, **Naissance des prêtres-ouvriers**, Casterman. Bien d'autres livres et d'innombrables articles ont été écrits après la crise de 1952-1954. Ils contiennent des renseignements intéressants sur les origines, mais surtout sur les événements qui ont suivi la mort du Cardinal Suhard.

(21) Cf. Y. Daniel, *oc*, p. 36-40.

(22) Eloge funèbre prononcé à Notre-Dame : 17 octobre 1949.

rapidement s'interroger sur le bien-fondé de ce nouvel apostolat. Car, sans compter le père Loew qui poursuit son expérience originale, en s'appuyant sur une paroisse capable d'épauler la mission en monde ouvrier, Marseille, Lyon, Limoges, Bordeaux, Nancy verront bientôt naître des équipes plus ou moins nombreuses de prêtres-ouvriers. Mais c'est l'image même de la Mission de Paris, et pour une moindre part celle de la Mission de France, qui se confondra, dans le grand public, avec l'existence des prêtres-ouvriers. C'est dans son propre Conseil que l'archevêque doit faire front à des oppositions permanentes. Avec sa tenacité paysanne, il essaiera d'éclairer, de persuader, d'emporter l'adhésion. Lorsqu'il avait exposé quelque projet concernant « sa » Mission, et que les résistances étaient trop vives, il disait simplement : « Chers Messieurs, laissons mûrir cela. Nous le reprendrons tout à l'heure ». Lorsque l'ensemble des questions à l'ordre du jour étaient épuisées, chacun avait hâte de rentrer chez soi, les Conseils s'achevant normalement pour le repas de midi. C'est alors que le Cardinal intervenait de nouveau : « Il faut rester encore un peu. Nous n'avons point pris de décision sur cette demande de la Mission de Paris ». Il lui arriva même de faire apporter des sandwiches afin que l'on ne laisse pas en suspens ce qui lui tenait à cœur. Plusieurs fois il invita le père Hollande à venir au Conseil pour répondre aux questions des archidiacres. C'est à propos de la Mission de Paris qu'il prit quelques-unes de ces « saintes colères » qui surprenaient ses interlocuteurs. « Aussi vrai que je marche sur ce tapis, s'écriait-il en martelant ses mots, si l'on supprimait la Mission de Paris, il faudrait la réinventer ! »

Le Cardinal se heurtait également au scepticisme de ceux qu'on appelait les « grands » curés de Paris. Comme le père Hollande lui disait au cours d'un déjeuner à l'archevêché qu'il admirait leur « esprit de foi », il répliqua : « Esprit de foi ? peut-être. Mais d'une foi mal éclairée, sinon ils verraient tout ce qu'il y a à faire. Tant qu'ils s'enferment dans leurs routines, on n'avancera pas. Quand il y aurait deux fois plus de prêtres, les âmes ne seraient pas conquises. C'est pourtant pour conquérir les âmes que le Christ est venu et qu'il est mort (23) ».

D'autres prêtres, heureusement, l'encourageaient sans arrière-pensée. Apprenant qu'il hésite à enlever certains prêtres aux paroisses, l'abbé Guérin lui écrit : « M. Frossard me dit que les prêtres qui devaient être détachés pour Paris ne le seront que plus tard. Nous comptons tant sur eux... Le monde ouvrier joue un rôle de plus en plus important. Son ascension est incoercible... Si ces masses ouvrières ne sont pas guidées par des militants ouvriers de notre esprit, elles seront conduites par des militants athées. On aboutira à une civilisation ouvrière tellement païenne qu'il deviendra aussi difficile à un ouvrier d'y être chrétien qu'à un arabe dans son village musulman... Et pourtant quelles

(23) Témoignage du Père Le Sourd et du Père Hollande.

ressources dans cette classe ouvrière !... Quand je vois ce que ses militants ont fait en Allemagne (24) ! »

L'archevêque en doutait de moins en moins. Ostensiblement, il soutient sa Mission, faisant passer, au moment des audiences, le père Hollande avant tout le monde, y compris les vicaires généraux. Lors d'une rencontre avec l'ensemble de l'équipe, au cours des premiers mois de 1945, il avait tenu à faire le point avec eux, complétant ainsi familièrement les directives qu'il leur donnait à Lisieux :

« Je vous remercie du travail que vous avez déjà réalisé. Je me rends compte qu'il est de grand prix et j'ai l'impression qu'en marchant dans cette voie, en l'accentuant si possible, vous pouvez donner de très bons résultats.

« Il faut du temps, il faut de la patience. Par conséquent, ne croyez point que je sois moi-même impatient ; je suis très patient dans cet ordre d'idées, précisément parce qu'il s'agit d'une œuvre très importante qui s'appuiera sur l'apostolat, ce qu'il y a de plus grand, de plus saint dans l'Eglise.

« D'après ce que vous m'avez dit, je pense que vous êtes dans la voie. J'insiste sur un point qui se trahit dans votre conversation : vous avez l'intention de créer partout des missionnaires. Il ne s'agit pas de convertir des chrétiens, mais des missionnaires, car les vrais missionnaires de notre apostolat, que nous pouvons utiliser dans ce domaine qui est le vôtre, ce sont des convertis. Nous n'avons pas besoin de juger par le présent, il y a dans l'Eglise toute une histoire qui permet de penser que dans les débuts, ce furent toujours ceux-là qui furent employés par les apôtres. Ce qu'ils voulaient faire quand ils avaient évangélisé un pays, c'était de discerner parmi les chrétiens qu'ils avaient formés, un ou deux ou trois qui étaient spécialement des missionnaires, et à ceux-là, ils disaient : « Je te laisse ici, tu seras mon représentant, tu seras celui « qui doit agir en mon nom, je t'ai laissé ma doctrine, mes conseils, suis-les ». Et c'étaient ceux-là qui composaient nos communautés ; elles sont toutes dues à cet élan missionnaire donné par les apôtres...

« Vous avez pu remarquer qu'à l'origine du choc produit dans les âmes il faut placer un missionnaire, quelqu'un qui sente, qui pense, qui ait la volonté d'opérer cette conversion et qui agit en y mettant tout son cœur, toute son âme, toute son énergie, qui se place au point de vue de celui qu'il veut convertir, dans l'âme de celui qu'il veut convertir. Voilà ce qu'était un apôtre, voilà ce qu'est un missionnaire.

Quant aux manières de les former, c'est une question difficile. Ce qu'il faut, c'est les amener à se débarrasser, à se dégager eux-mêmes de leurs propres défauts qui doivent

(24) AAP.

être assez nombreux, et puissent, par les connaissances que vous leur avez données, s'orienter dans le sens du bien, et peut-être les verrez-vous qui vous devancent. Il faudrait ne pas en être jaloux, il faudrait les pousser en avant.

« Il faut compter avec la force et la grâce de Dieu, tout de même mettons-nous à leur disposition et lorsque vous aurez formé un groupe suffisamment compact, votre communauté sera faite. Il n'est pas nécessaire que vous en ayez beaucoup, il faut qu'ils soient bons.

« Maintenant, il y a autre chose : sans doute, vous avez à travailler sur une communauté dont on dit qu'elle est païenne. Par certains côtés, c'est vrai, mais je crois qu'il ne faut pas confondre ces communautés païennes avec celles de l'Afrique.

« Ce sont des païens évolués au point de vue humain. Il faut compter avec cela. Il ne suffira pas pour vous que vous commandiez. Il faut que vous rendiez témoignage. Ceux à qui vous vous adressez ont des qualités. Ils se font du christianisme un idéal très haut et très élevé auquel il faut se hisser soi-même (25) ».

Plusieurs des meilleurs prêtres de la Mission de Paris étaient venus d'autres diocèses. Au début de 1945, l'évêque de Saint-Claude fit part au Cardinal de son désir de récupérer l'abbé Depierre. Mais l'archevêque tenait beaucoup à cet apôtre : on se souvient qu'il l'avait longuement consulté au moment de la Libération de Paris. Aussi réagit-il aussitôt en écrivant :

« Je comprends fort bien votre désir. Cependant l'abbé Depierre remplit à Paris un certain ministère. Bien que le benjamin de la Mission de Paris, il en est l'un des principaux pionniers. Bien que d'origine rurale, ce prêtre très surnaturel a un don d'adaptation remarquable qui lui a permis de comprendre très vite les ouvriers même les plus profétaires et d'en élever un certain nombre à l'amour du Christ. Son tempérament fougueux crée pour lui — il est le premier à le reconnaître — le devoir d'être affectueusement encadré ; mais aussi le besoin d'avoir une liberté relative pour agir utilement. Je crois que l'expérience de la Mission doit être poussée pendant un an encore avec les mêmes ouvriers pour porter quelques fruits sérieux (26) ».

Et le père Depierre poursuit son insertion à Montreuil.

Au mois de juin de la même année, c'est l'abbé Deliat, vicaire à Nanterre, qui demanda au Cardinal de rejoindre l'équipe : « Je n'arrive pas à accepter que ce soient toujours les mêmes qui aient constamment le prêtre à leur disposition. Je pense sans cesse aux

(25) Notes prises par un auditeur. Texte plus complet dans *Vers une Eglise*, p. 47 et s/.

(26) AAP.

90 % de habitants qui ne sont pas informés par l'Évangile ». De tels accents ne pouvaient laisser insensible le pasteur de la capitale : l'abbé Deliat rejoindra la Mission de Paris. L'archevêque poursuivra, simultanément la « climatisation » des 10 % de chrétiens fidèles. Sa lettre pastorale de Carême est toute entière consacrée à la **Propriété**. Et certains passages ont une résonance qui ne trompe pas :

« L'apostolat missionnaire du prolétariat doit se compléter par des réformes sociales qui changent ses conditions de vie. Des conditions de vie inhumaines sont, pour la généralité des hommes incompatibles avec la pratique de la vie chrétienne... La propriété stable, personnelle et familiale des biens d'usage et de certains moyens de production est indispensable à la personne humaine... L'Église veut que l'homme puisse se créer à lui-même et aux siens, un domaine de juste liberté, non seulement économique, mais politique, culturelle, religieuse. La propriété privée en est seulement le moyen... Droit de propriété n'est pas droit d'accaparement. L'accaparement est contre le droit de tous à être propriétaire ».

Eclairé par les prêtres de la Mission de Paris, le Cardinal a compris également que tout n'est pas à rejeter dans les aspirations marxistes. La révolution désirée par eux « descend jusqu'aux couches les plus profondes de la société ; qui n'ayant absolument rien à elles, n'ont aussi rigoureusement rien à conserver. Il y a donc des visées généreuses au point de départ de cette doctrine... L'ouvrier sait que, dans toutes les décisions concernant sa vie (débauchage, salaire, rationalisation), c'est une pensée de profit ou de rendement qui l'emporte sur la préoccupation de ses besoins humains les plus exigeants.

« Bien-être matériel d'abord ! production d'abord », dit le capitalisme libéral, et il le réalise à l'avantage de quelques-uns : « Bien-être d'abord ! production d'abord ! », répète le marxisme et il le veut au profit du prolétariat. « Spirituel d'abord, Personne d'abord ! Vie humaine d'abord ! », dit la doctrine de l'Évangile et elle le demande pour tous (27) ».

Ces extraits nous montrent le chemin parcouru depuis les années de Reims et les premières prises de conscience du Cardinal. Plus il avance en âge, plus il souffre en constatant les injustices sociales. Quand il en parle, quand il écrit sur elles, ce n'est plus le professeur de théologie heureux d'avoir mis les choses au point. Ces réalités s'inscrivent dans son cœur et jusque dans sa chair. Il ne pourra s'empêcher bientôt de l'avouer à la face de tout le diocèse : « Quand je parcours ces banlieues aux usines mornes, ou les rues illuminées du centre, quand je vois cette foule tour à tour raffinée et misérable, mon cœur se serre jusqu'à la douleur ».

(27) SRP. Lettre pastorale de Carême 1945.

Au mois de juin 1946, il a cependant la joie d'amener l'ACA à cautionner — encore avec beaucoup de réticences — la présence de prêtres dans les usines « pour des stages provisoires ou même pour une longue durée. Ce désir d'un contact avec les milieux ouvriers est certainement louable..., mais ces formes de vie doivent rester exceptionnelles (28) ».

Les craintes de l'ACA ne le détournent pas de sa résolution. Aux aumôniers Jocistes réunis en 1947, il répétera avec force : « Il ne me sera pas demandé par le Souverain Juge si j'ai amené les 5 millions de Parisiens à la communion fréquente ; car, enfin, le Christ n'a pas fait personnellement ce miracle. Mais il me sera demandé si, au moment précis où je vivais, j'ai utilisé tous les moyens qui me permettaient d'entrer en contact avec cette masse, telle qu'elle est ».

Cette année 1947 sera cruciale pour la Mission de Paris. Le bouillonnement missionnaire est intense. A. Depierre vient d'écrire la conclusion retentissante d'un numéro spécial d'*Esprit* : « Monde chrétien, monde moderne » ; on en trouvera quelques passages à la fin de chapitre.

Reprenant quelques-unes de ses pensées et les élargissant encore, le Cardinal publie la lettre **Essor ou déclin de l'Eglise ?** qui va résonner bien au-delà de nos frontières. « Qui n'a pas connu les années 1946-1947 du catholicisme français, a manqué un des plus grands moments de l'Histoire de l'Eglise », dira le père Congar.

Pour le monde ouvrier, 1947, c'est l'année des grandes grèves d'automne. Elles se multiplient de Marseille à Lille, de Bordeaux à Lyon, sans compter Paris. On compte plus de 3 millions de grévistes. Par les prêtres-ouvriers, le Cardinal est tenu fidèlement au courant des événements et de leurs répercussions les plus profondes : « J'étais à la Continentale, rappelle l'un d'eux, et les copains m'avaient désigné pour faire partie du Comité de grève. Je suis allé voir le Cardinal. Il a approuvé ma présence dans ce comité et m'a prié de dire aux copains qu'il était de cœur avec nous. Il m'a embrassé puis a pris dans son tiroir un billet de 1 000 francs. en me disant : « Je ne suis pas riche, c'est mon dernier billet de 1 000 francs. Vous le mettez pour le comité de grève (29) ».

Il ne se contenta pas de ce geste. Répondant à des prises de position qui méconnaissaient les raisons de la grève, il déclarait : « L'archevêque de Paris tient à dire hautement qu'il estime légitimes les revendications de ceux qui réclament le salaire minimum vital, au-dessous duquel il n'est pas possible à un homme de nourrir sa femme et ses enfants (30) ».

(28) Deroo, op. cit., p. 196-199.

(29) Témoignage du Père Rogatien de Nanterre au Père Bouësse.

(30) DC, p. 1622, 1947.

Sur le même thème, son message de Noël, court et précis, va être commenté dans les foyers ouvriers de la banlieue :

« Ouvrez les yeux et regardez. Vous n'avez pas à chercher loin la misère : elle est partout. Elle est là où vous la voyez : taudis obscurs, enfants amaigris, vieillards qu'on trouve, un matin, morts de froid. Elle est aussi où vous la soupçonnez moins : détresses cachées, pères et mères obsédés du lendemain. Presque toutes les classes de la société sont atteintes. Des millions de travailleurs, de petits employés, de retraités, de veuves, ont besoin de charbon et de pain.

« En face d'une telle détresse, de quoi s'agit-il ? De renoncer au luxe ou à son étalage ? De prévoir dans le réveillon la part du déshérité ? Sans doute. Mais prenez garde. Ce n'est pas avec un colis que vous rassurerez votre conscience. Ce n'est pas avec des Arbres de Noël qu'on résout la question sociale. La charité est un bien lorsqu'elle témoigne d'un amour. Elle est un mal quand elle veut dispenser de la justice.

« Ce qu'attendent tant d'infortunes, ce n'est pas un secours partiel et sans lendemain, c'est une solution totale et durable. C'est un ordre humain.

« On l'a bien vu ces dernières semaines. Entraîné, sans doute, mais soulevé par une vague de fond plus lointaine, le peuple de France a posé lui-même le problème. Après des jours difficiles, il a repris le travail. L'ordre public s'est rétabli. Mais la question n'est pas close. Rien n'est changé à la condition ouvrière. Les travailleurs sont tristes et découragés. L'Eglise le sait et en est émue. Tout ce qui touche à ses fils l'atteint dans son être. Elle ne se résigne pas à la condition prolétarienne, qu'elle tient pour la honte de ce siècle.

« Que demande le monde du travail ? Simplement sa juste place dans la Nation. Il ne veut pas être traité en mineur. Il désire qu'on tienne compte de son ascension progressive... Des réformes de base doivent être entreprises, il ne faut pas craindre de les aborder hardiment.

« Il est naturel que tous les Français s'imposent des sacrifices ; il ne faut pas que ce soient toujours les mêmes qui les supportent. On fait valoir les nécessités économiques. Nous savons de quel poids elles pèsent sur ceux qui ont la charge des entreprises ou du pays. Mais, en cette nuit de Noël où chacun se sent un peu responsable de ses frères, nous posons loyalement une question : est-on sûr d'avoir assez cherché ? Est-on sûr d'avoir tout essayé ? On objecte la technique ; ne pourrait-on pas, au contraire, l'invoquer ? A-t-on mis en œuvre tous ses moyens ? Il n'est pas possible qu'un effort obstiné ne rétablisse pas enfin l'équilibre.

« A une condition, toutefois — et elle n'est pas facile : c'est de s'unir pour vivre. Il faut, sans viser à une égalité impossible, renverser les barrières et former une communauté. La paix sociale est à ce prix. On ne fait rien dans la haine. On peut tout dans l'amour (31) ».

La Mission grandit

Au cours de ces événements, la Mission de Paris a, si l'on peut dire, accédé à sa majorité. Un moine d'Hautecombe, le frère de Camille Folliet, vient pour renforcer l'équipe. Et le Cardinal prend sur lui de demander aux fils de Saint-François d'Assise, de former une équipe missionnaire dans le monde ouvrier. Les capucins acceptent en envoyant trois des leurs à Nanterre. « A ma connaissance, dira le père Rétif, il n'y avait pas alors dans la banlieue parisienne, quartier humain plus défavorisé ». Deux des religieux devinrent travailleurs, le troisième assumant les services religieux dans la chapelle de secours. Le 11 novembre 1947, le Cardinal tint à venir chez eux et, le lendemain, il leur écrivait : « Je reviens convaincu que l'Eglise a un rôle à jouer dans les milieux que vous atteignez. Négliger ce rôle serait manquer, pour elle à sa mission essentielle. Mais quelle coupure entre l'Eglise et ces milieux ! Combien de temps ne faudra-t-il pas pour obtenir le rapprochement effectif ! Il faudra sans doute quelques modifications du côté de l'Eglise ».

Après les franciscains, ce fut au tour des jésuites. Le père Villain disait un jour au Cardinal qu'il espérait bien que la Compagnie de Jésus viendrait épauler la Mission de Paris. Le visage du Cardinal s'éclaira soudain : « Mon Père, s'écria-t-il, ce que je demande à la Compagnie c'est qu'elle étudie les méthodes et les conditions de cet apostolat nouveau. Le clergé diocésain pourra disposer des hommes nécessaires, mais c'est à vous qu'il revient de réfléchir aux exigences et aux orientations de l'apostolat du prêtre-ouvrier. Je compte beaucoup sur vous pour cela ».

Les Jésuites détachèrent en 1947 trois de leurs membres, pour devenir prêtres-ouvriers. La Compagnie avait déjà donné mission à l'un des siens, à Lyon. Le père Villain, désigné pour être le supérieur de l'équipe parisienne, raconte comment la nouvelle fut accueillie par l'archevêque :

« Je revois encore cette scène : à peine eus-je dit au Cardinal que le Père général autorisait des Pères de la Compagnie à devenir prêtres-ouvriers de Paris, que son visage s'illumina ; il fut saisi d'une grande joie et il me dit : « Mon Père, vous n'imaginez

(31) SRP. Message de Noël 1947.

pas la joie que j'ai d'apprendre qu'à Rome, votre Père général comprend et soutient cet apostolat des prêtres-ouvriers ; c'est pour moi la meilleure des garanties, le plus précieux des appuis. Je vais lui écrire tout de suite pour le remercier ». Je poursuivis : « Eminence, sur le territoire de quelle paroisse voulez-vous que s'installent ces trois pères ? — Mon Père, où vous voudrez ; quand vous aurez pris une décision, prévenez-moi, et j'avertirai le curé — Eminence, il y a une difficulté : j'admets que les Pères qui vont entreprendre un apostolat si nouveau commettront des erreurs ; si le curé est sympathique à la tentative, il nous préviendra et les choses rentreront facilement dans l'ordre ; mais s'il n'est pas compréhensif, sa plainte parviendra à Rome, vous aurez des histoires, et moi aussi ; pour les éviter, je vous demande donc de m'indiquer un curé qui soit vraiment favorable et avec lequel je puisse collaborer en toute confiance — Allez voir de ma part Mgr Leclerc, qui vous désignera le curé que vous désirez ». C'est ce qui fut fait, et quelques temps après, les Pères s'installèrent sur le territoire de Notre-Dame de la Gare.

« Je me souviens encore de l'angoisse apostolique que le Cardinal manifestait parfois dans ces conversations de 1946-1949. Le jour où je lui demandais d'accorder à mes prêtres-ouvriers les mêmes permissions pour la Messe et le Bréviaire que celles qu'il avait obtenues pour la Mission de Paris, il me répondit : « Mon Père, je n'ai aucune permission écrite à vous communiquer, j'ai dit au Souverain Pontife : j'ai un immense diocèse avec un prolétariat paganisé que l'Eglise n'atteint pas du tout ; je songe à envoyer des prêtres partager la vie de ce milieu, en travaillant comme ouvriers ; je suis responsable, laissez-moi faire ». Le Pape m'a simplement dit « qu'il me laissait faire ; par conséquent que vos prêtres fassent comme ceux de la Mission de Paris ». Une autre fois, en arrivant chez lui, un matin, je le trouvais presque en larmes : « Mon Père, je suis vieux, je vais bientôt aller rendre compte au Bon Dieu ; qu'est-ce que je lui dirai quand il me demandera ce que j'aurai fait pour les milliers de païens de mon diocèse... j'en suis responsable ». Un temps, puis il se redressa : « Mon Père, il faut faire quelque chose (32) ».

Deux autres jésuites viendront bientôt épauler le curé du quartier populaire de Notre-Dame de la Gare. Le père H. Perrin les rejoindra (33).

Heureux de voir des religieux chevronnés venir partager leur mission, les prêtres de la Mission de Paris ne cessaient d'aller de l'avant, et leur archevêque avait quelquefois peine à les suivre. Au fond, une seule inquiétude l'habitait : garderaient-ils intacts, au milieu de leurs engagements humains si prenants, leurs promesses sacerdotales ? Leur

(32) Souvenirs du Père Villain sur le Cardinal Suhard.

(33) Cf. *Itinéraire d'Henri Perrin*, p. 157 et s/.

vie spirituelle resterait-elle toujours suffisante ? A ces interrogations, le père Depierre crut devoir lui répondre, le 7 juin 1947 :

« Plusieurs fois, le père Hollande nous a rappelé que vous étiez inquiet à notre sujet, doutant de notre fidélité à l'Eglise pour le port du costume ecclésiastique et l'assiduité à la récitation du bréviaire. Dieu sait si je comprends et bénis votre sollicitude paternelle à l'égard de vos prêtres. Je crois même que vous ne serez jamais assez exigeant à l'égard de notre sacerdoce et de notre « catholicisme », bien que votre lettre pastorale ait posé bien haut les jalons de la voie à suivre.

« Lorsque notre pénétration évangélique et ecclésiale dans le monde ouvrier arrive à une certaine phase, il devient nécessaire de vivre parmi eux, comme eux, partageant tout avec eux, sauf le péché. Autrement, ils ne nous reconnaîtront jamais comme leur berger, ils ne nous suivront ni ne nous appelleront jamais par notre nom de « Père » ; et nous ne pourrons jamais, ne vivant pas dans la bergerie, les appeler chacun par leur nom.

« Si vous croyez que nous les séparons de l'Eglise, demandez aux trois vicaires et à M. le Doyen de Saint-Pierre-Saint-Paul de Montreuil comment 250 personnes du plus pur milieu ouvrier ont participé tous à toutes les prières de la messe, lors d'un récent mariage dans leur paroisse. Parmi ces 250 personnes, 25 au moins étaient communistes, dont le lecteur de l'épître et de l'évangile, dont le chef de chœur, dont le servant de messe. Demandez-leur comment, dix ou vingt fois cette année, au cours de doubles ou triples baptêmes d'enfants dans cette même église, une douzaine ou deux d'adultes ouvriers venaient chaque fois réciter avec nous toutes les prières du Rituel et s'engager (je le réclame toujours) à faire vivre dans la foi catholique et l'amour catholique les petits baptisés. Cinq baptêmes d'adultes sont actuellement en longue préparation dans nos communautés de Montreuil (une maman de quarante-huit ans, une maman de vingt-quatre ans avec ses deux enfants, un homme de vingt ans, débutant en commerce, une fille communiste de dix-huit ans). Quatre fois dans l'année (deux fois dans la maison des Sœurs de Charité !) nous avons réuni vingt, vingt-quatre, trente-deux, douze adultes hommes et ouvriers pour deux jours de retraite (samedi et dimanche) sur Dieu-Trinité, sur la mission du Verbum Caro, sur l'Eglise catholique et sur la vocation. Une fois, il y avait neuf foyers communistes à cette retraite silencieuse et orante de deux jours. Une fois (le père Hollande en est témoin), deux dirigeants nationaux de la CGT, trois ou quatre dirigeants des Auberges de Jeunesse et deux ou trois communistes. Pour qu'ils connaissent bien l'Eglise et non mon sacerdoce, je leur ai fait encore rencontrer régulièrement d'autres prêtres, dominicains, jésuites, vicaires, ou d'autres équipes...

« Comment pourrions-nous baptiser ce monde, sans sacrifice, sans prière, sans amour ?

« C'est pourquoi, Eminence, en comprenant totalement vos inquiétudes au sujet de vos misérables coopérateurs, je vous supplie de comprendre aussi les exigences surnaturelles que la mission confiée met sur nos épaules.

« Croyez-vous qu'on « baptise ces peuples dans l'Esprit Saint » sans la foi à cet Esprit ? qu'on convertisse des adultes sans leur donner le témoignage d'une vie qui essaie d'être sainte ? qu'on bâtit des églises sans être pleinement perdus dans l'unité de l'Amour catholique ? Croyez-vous ?

« Demandez au père Hollande combien nous passons au crible les vocations qui se présentent.

« Et, en vous demandant votre pardon et votre bénédiction paternelle au nom de ces nouveaux chrétiens, je vous réinvite encore à venir ici voir de près la profondeur et les dimensions de leur foi catholique.

« Votre fils dans le sacerdoce (34) ».

« **Venez nous voir !** » demande le père Depierre. « Venez nous voir ! » répètent en écho les autres prêtres-ouvriers. Malgré ses multiples occupations, le Cardinal ne cessait de répondre à ces invitations, demandant au père Lalande, son secrétaire, de garder des soirées libres pour ces visites. On le retrouve ainsi rue Ganneron, chez le père Hollande ; chez les Capucins de Nanterre, et bien souvent à la table d'humbles foyers ouvriers. « Dans un ménage de banlieue il pouvait écouter toute une soirée sans être étonné par le langage de très pauvres gens », rappelle A. Depierre qui se souvient également d'une rencontre, lors de son jubilé épiscopal. « Bernard et Louis, deux grands costaux, militants syndicaux lui ont serré la main. Dans un grand sourire j'ai entendu Louis dire à mon archevêque : « Vous êtes bien sympathique. Sachez que nous vous estimons beaucoup, Père ». Lui a souri et répondu : « Moi aussi je vous estime... Je vous estime énormément vous savez ». Les yeux des uns et des autres brillaient d'un éclat peu commun... Cette flamme, ce brasero qui couvait au fond de lui, en faisait un foyer de lumière et de chaleur, quand il s'agissait de guider ses militants et ses prêtres, de secouer ses chrétiens, de défendre son peuple et sa cité. Quel évêque ! (35) ».

Mgr Chapoulie a rappelé, de son côté, ce comportement de l'archevêque :

« Le Cardinal sentit qu'un monde nouveau était en gestation dans les usines de la région parisienne, que les masses ouvrières de son diocèse, méprisantes ou hostiles

(34) Archives Mission de Paris. Texte complet dans *Vers une Eglise*, p. 157-159.

(35) Témoignage de A. Depierre.

aux idées qu'il incarnait, son devoir était de chercher à tout prix le contact avec elles, qui pèsent chaque jour d'un poids plus lourd sur les destins de notre société française. « Le Cardinal, déjà fatigué et âgé, absorbé par tant de soucis, honoré et suivi par beaucoup d'autres hommes à qui ne manquaient ni la valeur personnelle ni le rang social, aurait pu écarter de son regard cette vision trop douloureuse, chercher un paisible refuge au sein du conservatisme. Mais non : il a voulu que le spectre d'un monde nouveau, très étranger à celui de son enfance et de sa jeunesse dans nos traditionnelles campagnes de l'Ouest, un monde hostile, envahissant, hantât ses jours et ses nuits, fût à la fois son tourment et sa joie. Il n'eut de cesse jusqu'à son dernier souffle qu'il n'eut trouvé un moyen d'accrocher ce peuple du travail.

« C'est pour cela que de temps à autre, si harassé qu'il fût par sa propre journée, le Cardinal s'en allait en banlieue partager le repas d'une famille ouvrière. Là, tous assis autour de la table, le Cardinal, en paysan patient et circonspect, écoutait, cherchait à comprendre les souffrances et les colères, les aspirations et les espérances de ses hôtes. C'est encore pour pénétrer l'âme du monde ouvrier que le cardinal Suhard tenait la porte de l'archevêché largement ouverte aux jeunes travailleurs et aux militants des syndicats. Et c'est pour cela aussi qu'il aimait d'une affection de prédilection les quelques jeunes prêtres qui s'étaient mis à vivre la vie quotidienne des ouvriers (36) ».

Jusqu'à la fin, il suivit la Mission de Paris avec une attention « maternelle », ne la séparant pas, du reste, de la Mission de France ou de ses autres initiatives missionnaires. « Qui touchait à l'une d'elles, dit le père d'Quince, le touchait à la prunelle de l'œil. Les rares accès de sainte violence furent provoqués par des attaques à la Mission de Paris. Mais si son intérêt était passionné, il devenait modeste dans l'estimatoir des résultats obtenus. Très peu de temps avant sa mort, à un visiteur qui lui disait son admiration pour ses initiatives apostoliques, il répondait simplement : « Nous n'aurons peut-être pas fait grand-chose. Nous aurons éveillé une inquiétude (37) ».

C'est à la fin de l'année 1947 qu'il reçut de Rome les permissions demandées pour les prêtres de la Mission de Paris et qui avaient été portées là-bas au moment du voyage des pères Augros et Hollande. Ce dernier avait dû répondre, dès le mois de février 1947, à un très long questionnaire envoyé par le Saint Office. « Les prêtres de la Mission de Paris, expliquait-il, ne peuvent, au sein du paganisme, mener un combat aussi dur que celui des premiers chrétiens, sans une intense vie eucharistique » .Rappelant que les ouvriers partent pour leur travail entre 6 et 7 heures du matin, il ajoutait :

(36) Panégyrique de Saint-Rémi, Reims, 5 octobre 1952, Angers, Editions de l'Ouest.

(37) *Etudes*, juillet-août 1949, p. 67.

« C'est le soir qu'existe pour eux une vie de famille, de loisir, après 8 ou 10 heures de travail. Même le dimanche, la pleine vie n'existe que l'après-midi : les réunions profanes ne se tiennent jamais le dimanche matin, ni les réunions culturelles, ni les réunions sportives. Nos militants chrétiens ont absolument besoin de se nourrir du Christ pour en vivre pleinement et le donner aux autres (38) ».

Le 28 octobre, le Pape Pie XII accordait les premiers adoucissements à la loi du jeûne eucharistique et permettait de célébrer la messe l'après-midi des dimanches et jours de fête. Ce qui avait été demandé pour la Mission de Paris était étendu à toute la France (39).

Une autre joie était réservée au Cardinal : en décembre 1948, il put lire, dans un discours du pape Pie XII aux capucins réunis à Rome, la reconnaissance de l'apostolat par le travail : « Les temps actuels réclament que les Capucins exercent leur apostolat non seulement dans les églises, mais aussi dans les campagnes, les ateliers, les usines, dans les hôpitaux, et les prisons, quand ils se trouvent au milieu des travailleurs devenus les frères de leurs frères, pour les gagner au Christ. Qu'ils joignent leurs sueurs apostoliques à celles des ouvriers (40) ». De plus, le 31 mars 1949 l'*Osservatore Romano*, le journal du Vatican, rendait hommage à la Mission de Paris. « L'entreprise est audacieuse, au moins autant que celle des premiers chrétiens parmi les païens. La haine du monde s'acharnera peut-être un jour contre eux. Mais à ces pauvres hommes en quête de Dieu une seule chose suffit : la conscience d'avoir suivi de leur mieux le maître des humbles ».

Les humbles ne s'y trompaient pas. Témoin cette lettre du 24 juillet 1948, signée simplement « Jeanine » et qu'il reçut au retour d'un pèlerinage de Lourdes. « Vous vous souvenez peut-être de cette jeune fille qui resquilla pour se faire bénir devant la basilique de Lourdes. Je me mets aujourd'hui à genoux pour vous remercier. Merci pour votre dévouement à vos enfants. Pardon pour ceux qui vous donnent du souci. Tous les matins, en allant à mon travail, je passe tout près de votre demeure. A la messe, je n'oublie pas de prier pour notre évêque Emmanuel. Je ne vous mets ni mon nom, ni mon adresse. Je demeurerai la brebis inconnue parmi l'immense troupeau du diocèse. Mais vous savez que cette petite fille travaille et prie avec vous et que son plus cher désir est d'aller porter Notre Seigneur à la classe ouvrière de Paris ».

Jusqu'à la fin, le Cardinal accueillera avec joie le père Hollande. « Il m'a reçu 96 fois à l'archevêché », témoignera le supérieur de la Mission de Paris. Et ce chiffre est plus éloquent que tous les discours. Mais il ne dissimulait pas quel prix il faudrait payer.

(38) AM de F.

(39) DC, 21 décembre 1947.

(40) DC, 13 février 1949.

« Vous aurez des ennuis. Il est inévitable qu'avec des prêtres généreux il y ait quelques bavures, quelques exagérations. Il faut m'informer : je ne les prendrai pas au tragique : **il faut voir l'essentiel**. J'ai engagé ma responsabilité d'archevêque dans votre mission... Nous ne sommes qu'à un commencement. C'est un renouveau de l'Eglise qu'il faut envisager ». A ses **Cahiers** il confiait des pensées semblables : « Je pense à la Mission de Paris qui me tient tant à cœur. Elle est considérée comme un ferment précieux. Mais elle est aussi en spectacle... Que ses sujets demeurent de plus en plus attachés à ce qui est le fond du sacerdoce. Il faut qu'accomplissant **une œuvre nouvelle** ils restent, en toutes choses fidèles aux prescriptions de l'Eglise ».

En terminant ce chapitre, il est bon de relire, afin de comprendre le climat de l'époque, quelques passages du message d'A. Depierre, dans le numéro d'**Esprit** de aout-septembre 1946, sur « Monde moderne, monde chrétien ». Dans ce qu'écrivait ce prêtre de la Mission de Paris, le Cardinal reconnaîtra sa pensée. Et il en reprendra plusieurs thèmes dans ses grandes lettres pastorales.

« L'Eglise est en crise de croissance, comme le Monde son Corps, sans l'apport humain duquel elle n'est plus vivante, plus « catholique » (catholique = universel), et qu'elle doit animer, membre par membre, courant par courant, en lui rendant son Esprit, son Unité, sa Fin. Car le Monde nouveau s'essayant à peine avec les découvertes de ses nouvelles forces et de ses nouvelles dimensions n'a pas encore trouvé de conscience personnelle, d'âge de raison. Nous arrivons au Printemps du Monde re-membré dans l'Eglise Une et catholique...

« Fils de paysan et prêtre de l'Eglise catholique, devenu ouvrier parmi les ouvriers de mon quartier, participant par mon destin et mon amitié à l'inquiétude et à l'élan, à la révolte et à l'espérance des hommes, mes frères, il me semble percevoir dans ma communauté l'âme encore engourdie du Monde refait dans l'Unité de l'Eglise. Croyants ou incroyants, jeunes ou adultes, communistes ou humanistes, nous nous découvrons unis entre nous, et sincères avec nous-mêmes, nous nous aimons de plus en plus — communion de table et d'idée — nous nous sentons libres des préjugés et des conformismes, forts des traditions vivantes du passé et attelés, par-delà les divisions et les refus faciles, à la construction de la même cité fraternelle.

« Car nous sommes au début d'un renouvellement du Monde et nous disons que ce Monde moderne est né sans l'Eglise, nous faisons un abus de langage : le monde moderne n'est pas fait encore, il se cherche et il se cherchera jusqu'à ce que le Visage et le Sourire de Dieu, par la présence dynamique et active des chrétiens, par leur conscience claire, par leur pénétration unifiante, l'aient guidé dans ces recherches informes et par trop éparpillées. Il se créera peu à peu, quand l'Eglise, oubliant ses

limites passées, dépouillée de ses habits moyennâgeux, revigorée par la Vision évangélique, l'aura assumé, transfiguré, unifié...

« Les vrais convertisseurs d'hommes sont toujours ceux en qui brûle le plus intensément l'âme de leur milieu et de leur temps...

« J'ai compris qu'on était de l'Eglise catholique que si on était d'abord de l'Humanité, car le Corps du Christ, c'est l'Humanité entière animée de sa vie. L'âme n'existe pas sans le corps, le levain n'est levain que dans la pâte, le monde et l'Eglise ne peuvent, d'après le dessein éternel de Dieu, vivre que l'un par l'autre...

« J'ai compris que les besoins et les recherches n'étaient pas seulement l'évasion de ces hommes vers le repos ou vers une culture plus humaine, mais surtout la prise de conscience personnelle et collective de leur dimension d'hommes modernes. Et j'ai compris que ces personnes-là ne s'agenouilleraient jamais plus devant un Dieu qui rendrait le Monde plus petit, moins vivant, moins intéressant que celui qui s'ouvre aujourd'hui à leur intelligence et à leur cœur...

« Déjà nous voyons se lever des Fils du monde moderne, techniciens, ouvriers, médecins, militants sociaux qui réclament le sacerdoce pour leur communauté, sachant que leurs efforts humains et leurs conquêtes naturelles nourrissent les âmes et font croire, jusqu'à sa plénitude, le Corps de Jésus Christ (41) ».

Le 7 mai 1949, les prêtres-ouvriers de l'ensemble de la France se rencontraient pour la première fois, au moment précis où le cardinal Suhard entrait dans sa dernière maladie. Trois semaines plus tard, il quittait cette terre en les confiant à Dieu.

(41) *Esprit*, août-septembre 1946, p. 322 à 344.

Façonnés,

Des déplacements géographiques, sociaux, psychologiques et spirituels jalonnent le déroulement de nos existences. Certains ont évoqué leurs itinéraires dans le numéro 100 de la L.A.C. Aujourd'hui, trois autres personnes s'expriment également.

Christian du Mont, témoin des commencements du renouveau missionnaire, après la libération, nous dit « sa passion de crier l'Évangile » aussi bien sur les fortifs des faubourgs parisiens que dans la lointaine Martinique. Cet appel au grand large ainsi que la hantise d'explorer des terres vierges n'éliminent pas son souci constant de création de communautés ecclésiales susceptibles d'accueillir de nouveaux croyants.

Claude Huret, tout en restant trenté ans sur le port du Havre, a fait, lui aussi, un bien long voyage. A travers des emplois successifs, « biffain », docker, menuisier, travailleur social, un leitmotiv à tonalité évangélique s'échappe de ses doigts grattant sa guitare :

« Partir, partir très loin
Pour découvrir des mondes
Des hommes qui soient autres... »

Danièle Courtois, une voix féminine, une autre voie. Elle a le même âge que la Mission de France. Née dans une famille « où on ne faisait pas référence à Jésus-Christ », elle découvre l'Amour du Père, en se préparant à l'enseignement. Obsédée par la soif de clamer cet Amour, sur le conseil d'un ami, elle vient à la Mission de France qui lui a confié un Ministère le 30 juillet 1983.

transformés

Quels lieux d'Eglise

pour

ceux

que

L'Esprit

saisit ?

Christian du Mont.

Je n'aurais probablement jamais connu la Mission de France sans le Père AUGROS. Il m'avait suivi tout au long de mes études, de 1929 à 1935. Je l'ai rencontré lors de son passage à Lyon, tandis qu'il faisait sa tournée des Séminaires pour faire connaître l'esprit qui devait animer le futur Séminaire de Lisieux. Mon nom fut donné au Père GODIN. Un timide lyonnais était ainsi amené à s'engager dans la Mission de Paris !

Ce qui me passionnait à l'époque, c'était essentiellement l'annonce de Jésus Christ, avec une pointe très marquée pour le monde du travail. Mais comment transformer cette Eglise et un certain nombre de ses ministres ? Ils ne se rendaient pas compte du poids des structures en place : en privilégiant les classes aisées, elles étaient un repoussoir pour les hommes et les femmes du monde du travail en découverte de Jésus Christ.

La Mission de Paris m'a profondément marqué. C'était le saut dans l'inconnu, en dehors des murs de l'Eglise ! Se voir confier la classe ouvrière de Paris-Sud, c'était effarant ! Comment entrer en relation avec ces milliers d'ouvriers de Gnome-Rhône, Panhard, Kremlin-Bicêtre, Villejuif ? Une évidence s'est imposée à moi : sans partage de la condition ouvrière, par le travail, impossible d'annoncer Jésus Christ. Il me paraissait nécessaire de créer des relations humaines vraies afin qu'un jour le « messenger », reconnu comme frère de travail, puisse annoncer une Parole crédible à travers sa personne.

Grâce à la perspicacité du P. Godin, à l'élan qu'il avait su donner à la J.O.C. et à de jeunes foyers, le prêtre en mission ne portait pas seul son témoignage. Personnellement, en harmonie avec les Petites Sœurs de l'Assomption de Bicêtre et quelques jeunes, c'était non seulement un visage nouveau du prêtre qui s'amorçait, mais aussi un nouveau visage d'Eglise : leur petite Chapelle, les grands rassemblements de Pâques, Pentecôte... avec feux de camp, proclamation de notre foi et célébration de l'Eucharistie, en étaient des signes. Peu à peu, la demande des jeunes s'intensifiant, il fallait faire un choix : je quittais l'usine pour la rue !

Pendant ce même temps, filles et gars, prêtres, nous allions parler de ce que nous vivions et nous ressourcer au séminaire de la Mission de France à Lisieux ! A cette époque j'ai baigné dans l'Esprit-Saint, un Esprit d'ou-

verture à qui que ce soit, de dynamisme, d'amour pour les plus éloignés du Seigneur, de présence au « monde » au-delà de toutes les structures et de toutes les habitudes ; un Esprit d'amour et de respect pour cette Eglise sans laquelle je n'aurais jamais découvert cette joie de vivre et cette hardiesse à annoncer Jésus Christ jusque sur les fortifs de Saint-Ouen ! Mais il restait impensable pour moi de vivre en dehors des églises locales. Je ressentais alors un appel de plus en plus fort à réintégrer mon diocèse d'origine, afin de travailler à la transformation du visage de l'Eglise. Fin 1946, je m'intégrais donc à la Mission de France et revenais dans le diocèse de Lyon, comme « curé » de Givors, avec Henri TROUILLET de la M.D.F. et Robert PACALET du diocèse.

Nous avions tous trois la même optique : présence au monde du travail et annonce d'une Bonne Nouvelle au-delà de toutes les ornières traditionnelles. Grâce à l'épaulement de Lisieux et — il faut bien le dire — à la volonté et à l'appui du Cardinal GERLIER, nous avons vécu quinze années merveilleuses. Nous étions ressourcés spirituellement et théologiquement par Lisieux et par les Pères Jésuites de Fourvière, par le P. CHENU et par le jeu d'une équipe soudée dans l'Esprit : un fils de paysan, un fils d'ouvrier et un fils de bourgeois. Assez rapidement, grâce à Robert qui travaillait, l'usine est entrée dans l'Eglise. En retour, peu à peu, l'Eglise devenait une réalité nouvelle pour la classe ouvrière. Dans le même temps, directeurs et ingénieurs chrétiens acceptaient de se laisser remettre en question par l'Evangile.

Mars 1954 ! Suppression par Rome des prêtres au travail... Si les prêtres gardent ou consolident leur auréole et demeurent une espérance pour le monde des petits qui se tournaient vers Jésus Christ, l'Eglise perd alors de sa crédibilité.

Il me semble percevoir peu à peu une évolution au sein même de la M.D.F., et ce que nous vivons à Givors n'est plus tout à fait dans la ligne : l'image de marque de la M.D.F. devient le prêtre au travail, au détriment — à mon sens — des lieux d'Eglise existants que certains courageusement continuent d'animer.

Vers 1958-1959, je deviens « régional », itinérant de Grenoble à La Rochelle. Dans le même temps, et pendant trois ans, m'est confiée une mission auprès de jeunes hommes qui hésitent sur l'appel du Seigneur ou que l'on préfère faire attendre. Ce dernier travail m'intéresse énormément.

ment, beaucoup plus que celui de Régional : je suis bien plus apôtre sur le tas que penseur et animateur d'ensembles.

En 1965, j'accepte volontiers l'envoi en Martinique, pour cinq ans, au bout desquels il faudra confier au clergé Martiniquais la grosse paroisse très prolétaire de Ste-Thérèse à Fort-de-France.

En fait, j'y resterais dix ans.

Avec un peu de recul, le seul témoignage que je puisse avancer, me semble-t-il, est celui-ci : ma passion pour la Bonne Nouvelle et ma fougue pour la crier (jusque par la radio, lors de maints carêmes) m'ont fait découvrir toutes sortes de gens. Et, comme l'amitié — là-bas — se partage, j'ai dû me partager dans toutes sortes de milieux : de l'ouvrier de la base au marxiste intellectuel, du blanc créole au mulâtre, des humbles cultivateurs à certains clans de gros planteurs. J'ai été le témoin d'amorces de conversion, de conversions profondes, d'espérances, mais tout cela se vivait en dehors des paroisses restées très traditionnelles. Pendant toute cette période, j'ai eu la joie d'être en communion avec Georges ZAIRE, un prêtre martiniquais membre de la M.D.F. qui demeure fidèle à son peuple : après quelques années à Paris comme aumônier des étudiants Antillais, il est reparti en Martinique. Je ne regrette rien de ces dix années car je crois au travail de l'Esprit Saint. J'éprouve un seul regret : si des lieux d'Eglise avaient accueilli ces nouveaux convertis, ceux-ci auraient pu approfondir leur foi et apporter un sang neuf aux vieilles communautés. Comme tant d'autres, j'ai si souvent entendu ce refrain : « Toi, tes copains, d'accord ! Mais l'Eglise... ? ».

Pour conclure : la M.D.F. a été pour moi une espérance ; elle le reste. Elle a été pour moi l'occasion de conversions répétées. Comme je voudrais que les nouvelles générations continuent à vivre dans des équipes réelles, avec des laïcs de tendances différentes, aussi bien pour rendre l'église locale plus crédible que pour être témoin de la Foi dans les différents milieux de vie ! Comme je voudrais un peu d'effacement du prêtre ; et la renaissance d'une église où l'intelligence de la foi devienne source de communauté et de joie !

Mes peines et mes joies

se font chanson d'amour

Claude Huret.

En « pré-retraite » depuis près d'un an, j'estime avoir reçu un très beau cadeau : voilà la possibilité de prendre du recul, d'une vie « autrement », d'une dimension intérieure que j'ai toujours souhaité pousser plus profond.

60 ans de vie bientôt !

30 ans de sacerdoce déjà !

Et mille raisons de rendre grâces.

« Salut ! Ti-Claude » ! « Quel bonheur, quand un copain vous crie ça depuis son chantier, tout réjoui de la rencontre... quand le terrain du quotidien fleurit des amitiés, nourries de longues années familières.

Les douze premières de ma vie au Havre, ont un nom béni... : « Les Neiges ». Humble quartier de la zone portuaire, les Neiges furent d'abord le lieu de la maison des stagiaires : une baraque démolie par la guerre, adoptée et rafistolée par la première équipe : Jean-Marie, Pierre, Lucien, Robert, Jacques. Une dizaine d'autres stagiaires s'y sont succédés. J'y ai vécu deux années très fraternelles. Les gars travaillaient aux Tréfileries, à l'Electro-Mécanique, aux Forges et Chantiers de la Méditerranée, dans le Bâtiment. On se retrouvait souvent le soir à la Mission de la mer, pour l'Eucharistie. A la maison, le temps de la lecture et de la prière comptait beaucoup. On lisait la Bible, les « Lettres aux fraternités » du Père Voillaume ; Joseph s'endormait parfois sur Karl Marx ou sur les Prophètes... Une période dont je garde le souvenir d'intensité spirituelle.

Quand je revins au Havre après mon ordination, l'équipe de Graille me confia « Les Neiges » : Hubert venait d'y vivre un peu en « pionnier ». Je lui suis toujours reconnaissant de m'avoir permis d'y passer des années merveilleuses. Bien sûr, l'histoire des premiers P.O. et la crise de 54 avait beaucoup marqué Le Havre. L'Eglise interdisait le travail des prêtres. Les copains déjà au travail étaient déchirés par cette mesure ; d'autres diront mieux que moi ce qu'il en aura coûté.

Il aura fallu le Concile pour que les prêtres retrouvent pleinement la possibilité de partager la condition ouvrière. En attendant, nous cherchions toutes les occasions d'ouvrir une brèche :

— Trois heures par jour d'abord, avec la manutention des colis postaux, des bateaux à la gare ; mais ce n'était pas directement en lien avec le quartier.

— Puis un mi-temps, comme chauffeur, chez le marchand de ferraille des Neiges, pendant quatre ans, parmi les plus belles années de ma vie : je revois encore le vieux camion, bourré à craquer, la camelotte, cartons, chiffons, ferrailles) se balançant en équilibre au-dessus des ridelles... avec les « biffains » (hommes, femmes et enfants) nichés comme ils pouvaient dans la cargaison. La grand mère Jacquelin avait droit à la cabine ; ses chiens ouvraient solennellement le cortège, en courant devant. Les rares contrôles de la gendarmerie ne manquaient pas de pittoresque, mais nous finissions par être admis dans le décor de la « décharge publique ». C'est l'époque où certaines visites de clochards me hantaient. Des visages familiers me reviennent encore à l'esprit, comme ceux qu'évoque cette chanson :

Un nom me trotte dans la tête
Un nom me trotte et me poursuit :
Henri, Henri.

Et j'en ai par dessus la tête
Quand il me trotte jour et nuit :
Henri, Henri

C'est un nom aux cent visages,
Dont l'un d'eux soudain surgit
Comme un hôte de passage
Qui s'installe à mon logis.
Vagabond, comédien, sans vergogne,
Sous les traits d'un rôdeur dans la nuit ;
Tu t'installes à ma porte et tu cognes...
Je me dis : « je n'en ai pas fini » !

Un nom me trotte dans la tête...

Mais un autre personnage
Se présente à mon esprit :
Il n'a guère plus de bagage ;
L'Abbé Pierre est son ami.
Le regard innocent et rêveur,
Familiier des copains sans logis,
Il me quitte, éternel voyageur,
En rêvant à une autre patrie.

C'est un tout autre visage
Que ce gamin trop petit
Qui n'a pour tout paysage
Que la zone et son taudis.
Plus souvent au « turbin » qu'à l'école,
Quand ta mère et tes frères ont faim,
A douze ans, tu « l'étales » comme un homme :
Il faut bien travailler pour son pain !

C'est un nom de tous les âges,
Un nom de tous les pays
C'est un nom aux cent visages
Dont l'un d'eux soudain surgit.
Un copain l'autre jour m'a surpris :
Un calvaire était là devant nous ;
Il m'a dit : « Celui-là, c'est "Henri" » (1)
J'ai pensé qu'ce n'était pas si fou...

Ce nom me trotte dans la tête...

Entre les années 57 et 62, il y eut en France, dans les milieux algériens, l'écho souvent tragique de la guerre d'indépendance. Vivre dans un quartier où l'on s'est retrouvé au coude à coude avec des Algériens, à monter des baraques, c'était par la force des choses se retrouver en relations avec certains militants de l'indépendance. Les « Neiges » prédisposaient à cette situation. Ce n'était pas sans questions : Comment poursuivre des amitiés nouées dans la confiance ? Jusqu'où aller ? Je reste infiniment reconnaissant à mon équipe d'avoir précisé les limites à ne pas franchir. Un ami algérien de ces années-là m'est resté lié comme un frère. Il est mort maintenant. Depuis, j'ai emmené sa femme et plusieurs de ses enfants faire connaissance avec la famille d'Algérie. Je suis devenu, je crois, l'un des leurs.

Des bribes de chanson me reviennent de Mai 62 :
Un jour, la peur et la haine auront bien disparu,
Les chansons et les rires claqueront dans les rues...
Un jour, le son de la fête emplira les maisons,
Les garçons et les filles follement danseront...
Un jour, les barrières tomberont et des hommes enfin libres
Bâtiront un pays où il fera bon vivre...

(1) (INRI).

Quant à ma plongée sur le port comme docker occasionnel, cela n'allait pas de soi à première vue. J'étais resté, malgré tout, le « curé » du coin, et les dockers étaient des « mangeurs de calotte ».

L'embauche se faisait chaque jour sous un hall immense appelé « parapluie. En fait, les premiers « petits chefs » à m'embaucher furent des jeunes avec qui j'avais fait des camps. Alors, au fond de la cale, c'était comme la fête.

Parfois, rarement, quelques plaisanteries s'amorçaient sur la soutane, soit disant oubliée ; mais il y avait toujours quelqu'un pour couper court, pour rétablir la relation simple du travail partagé et l'estime que cela suscite.

Le plus astreignant était l'embauche à renouveler chaque jour, provoquant une ambiance d'imprévisible, sur le genre de travail, sa durée, sa rudesse physique, les compagnons qui formeront la bordée...

Cette condition d'occasionnel est aussi une épreuve : le « volant de main d'œuvre », précieux pour la stabilité d'emploi des professionnels, est source d'insécurité pour les occasionnels, considérés comme des « marginaux » de second rang, n'ayant pas droit à la carte de syndicat, donc pas droit à la parole, seulement tolérés : « Qu'ils soient encore heureux d'avoir du travail ! ».

Vivre Mai 68 dans cette situation était à la limite du possible. Cette prise de conscience fut pour moi décisive : j'avais 45 ans, dernier délai pour une formation professionnelle « FPA ». Je me décidais à en faire la demande. Quelques temps après j'étais en stage et j'en sortais avec le métier de menuisier. A tort ou à raison, je pensais qu'un métier m'aiderait à être reconnu dans ce monde du travail que je découvrais progressivement.

L'embauche ne fut pas simple pour autant. J'appris par la suite que mon nouveau patron, ayant connu mon identité avait longuement hésité à m'embaucher. Menuisier d'entretien dans une maison de transit de bois, j'étais « tranquille » pour un moment en ce qui concerne les engagements syndicaux, puisque de toutes façons rien n'était possible avant un an de présence dans l'entreprise.

Je ne comptais pas avec les impératifs du patron : ayant besoin d'un Comité d'Entreprise pour assumer ses projets de restructuration et de licenciements, il me fit appeler au bout de huit mois. Il avait obtenu d'avance la dérogation de l'inspecteur du Travail : je pouvais faire partie

des candidats. Il me le demandait. Je répliquais que la parole était d'abord à mes camarades de travail. Mais ce fut une raison de plus pour me faire accepter. Elu au Comité, je fus nommé secrétaire à la première réunion, au cours de laquelle le patron annonça, sans plus tarder, les licenciements. Rien n'était respecté, ni des délais ni de la procédure. Bien que je n'y connaissais pas grand chose, il fallait défendre les copains, ou plutôt se défendre avec eux. La lutte était ouverte, elle allait durer quatre années. C'est là que je fis mon apprentissage de la vie syndicale, découvrant l'âpreté du combat, la solidarité des copains de travail, les durs moments d'isolement quand tout semble lâcher autour de soi et qu'il faut tenir envers et contre tout. Rien ne peut faire entrer dans ces réalités redoutables que d'avoir commencé à les vivre.

Je me souviens de certains vœux de Noël envoyés au patron et aux membres du Conseil d'Administration sur photocopie de la feuille de paie du manœuvre. Je me souviens aussi de cette feuille de choux d'information intitulée : « Dudule chez Bricobert »... Les patrons n'aimaient pas l'humour. Et moi qui n'aimais pas les affrontements... Je n'ai jamais osé leur chanter ces couplets :

Monsieur, nous sommes « petites gens »,
Nous ne roulons pas sur l'argent
Et par la queue tirons le diable.
Les fins de mois sont bien minables.
Mais pourrez-vous jamais comprendre ?

Monsieur, vous avez des enfants
Qui étudient longtemps, longtemps,
Pour commander dans les usines
Pendant que les nôtres turbinent.
Ce n'est pas tellement équitable.
Mais pourrez-vous jamais comprendre ?

Monsieur, vous n'êtes pas méchant,
Mais vous n'avez pas l'air content :
Ah ! vous avez trop de problèmes.
Vous comme nous, mais pas les mêmes :
Ce n'est pas tellement comparable !
Mais pourrez-vous jamais comprendre ?

Monsieur, peut-être si vous vouliez,
Un petit peu nous écouter,

Et pas toujours parler sans cesse,
On essaierait de s'expliquer,
Mais ce n'est pas très concevable !
Et pourrez-vous jamais comprendre ?

Monsieur, nous sommes des milliers
A vouloir que change la vie,
A vouloir que change le monde :
Vous ne pourrez pas l'empêcher ;
Absolument inévitable !
Demain, nous vous ferons comprendre.

Décidément, la rencontre avec les Etrangers allait continuer à marquer ma vie. Mon engagement syndical m'avait donné une petite place dans le mouvement ouvrier havrais. On m'y confia la responsabilité de la « Commission Immigrés » de l'Union Locale CGT. A ce titre, j'eus à débrouiller des situations les plus invraisemblables.

Un jour, on me transmit un courrier d'une speakrine de la Radiodiffusion Nationale. La lettre se terminait : « Qui nous délivrera de notre camp de Concentration ? ». Des travailleurs Turcs avaient abouti par un vague contrat de travail, chez un exploitant en lin, en plein pays de Caux. Leur cri était parvenu jusqu'à la CGT du Havre. Leurs conditions de paiement (souvent de la main à la main), d'hygiène et de sécurité étaient intolérables. L'employeur se croyait intouchable. Il commit l'imprudence de leur indiquer l'heure du communiqué de la radio, en langue turque, qui reproduit leur message.

Les copains qui ont travaillé dans le Bâtiment et les travaux publics savent jusqu'à quel mépris on peut aller pour loger les Immigrés. J'en ai vu sous la tente, à la merci d'un coup de vent, sans eau ni WC. J'en ai vu dans les wagons de Deschennes et Giral, à l'entretien des voies de chemin de fer. Insécurité, mépris des horaires, des heures supplémentaires, c'est monnaie courante pour les Immigrés. Un combat syndical qui n'est pas facile, parce qu'il se fait avec des copains qui se sentent très vulnérables et qui ne rencontrent pas beaucoup de soutien de la part des camarades français. Quand une victoire est remportée, comme celle où l'on obtint les contrats de travail avec des copains turcs, alors, c'est là la fête, le méchouï, la danse...

Je ne suis pas migrant
J'ai poussé mes racines

Depuis plus de trente ans
Sans bouger de ma ville.

Quand mes amis migrants
Me chantent leurs chansons
C'est un autre horizon
Qui vit devant mes yeux

Ils parlent de pays
Que je ne connais pas
Ils prononcent des mots
Dans un autre langage.

Leur regard et leur peau
Font rêver de soleil,
De montagne et d'air pur.
Au point que je me sens
Une envie de partir...

Partir, partir très loin
Pour découvrir des mondes
des hommes qui soient autres...

Dernière étape de ma vie professionnelle salariée : Permanent d'une association de solidarité avec les Travailleurs Immigrés. J'avais été sollicité depuis un moment pour aider à mettre en place un Centre de Préformation Professionnelle. L'objectif était d'assurer les mises à niveau nécessaire à l'entrée dans une section de la FPA. L'enjeu en valait la peine, mais il fallait quitter l'entreprise ! Coincé par des problèmes lombaires, le conseil médical fit pencher la balance : je me retrouvais en stage de formation à Marseille, puis permanent de l'association. C'était en 74. Depuis lors, la vie associative « au service » des immigrés devait polariser mon activité.

J'étais devenu un « travailleur social »... Je passais mon temps à organiser des actions de formation, dénouer des problèmes, participer à des réunions, etc. Un jour, au cours d'une de ces rencontres, un Africain, responsable d'association, nous déclara : « Voilà dix ans que vous parlez à notre place ; vous avez créé des associations, dégagé des moyens, organisé des actions pour nous. Allez-vous enfin nous laisser agir nous-mêmes ? Nous laisser dire ce que nous avons à dire, nous ? ». Cela m'a ouvert les yeux. Depuis des années, j'étais du côté de ceux qui savent et font les

choses, de ceux qui ont les moyens, parlent, conseillent et croient régler les problèmes à la place des autres. J'ai commencé à saisir ce que c'est qu'être différent, à accepter de n'avoir pas forcément raison, même avec les Immigrés. Certains me l'ont fait comprendre, parfois douloureusement. Et pourtant, j'ai le sentiment d'être largement gagnant par toute l'amitié que j'ai reçue d'eux.

Quand des équipes voient parvenir l'un ou l'autre de leurs membres à l'âge de la préretraite, n'y a-t-il pas pour elles un appel à s'interroger : quel sillon avons-nous creusé ensemble ? Quel tissu de relations avons-nous développé ? quels rendez-vous avons-nous peut-être manqué ? Avons-nous été assez audacieux dans nos initiatives ? Comment faire place aujourd'hui à plus d'intériorité ? Quel visage d'Eglise pourrions-nous encore inventer ? Comment aller plus loin encore dans l'annonce de la Bonne Nouvelle qui nous habite ?..

En guise de conclusion, je balbutie ces quelques mots récemment composés, ma prière d'un soir de pré-retraité :

Quand je reprends ma guitare à la fin de ce jour,
Et que je repasse en mémoire chaque heure tour à tour,
Je rejoins avec toi les amis de toujours ;
Mes peines et mes joies se font chanson d'amour.

Car les pas que je fais, je les fais avec toi
Et les mots que je dis, je les dis avec toi,
Les peines que je vis, je les vis avec toi,
Mes sourires aussi, sont sourires de toi.

Alors, reprenant ma guitare, à la fin de ce jour,
Et puis repassant en mémoire chaque heure tour à tour,
Je rejoins avec toi les amis de toujours,
Mes peines et mes joies se font chanson d'amour.

Je sais que tu m'écoutes et je sais que tu m'aimes,
C'est toi qui me conduis éclairant chaque pas
Depuis que tu habites au profond de moi-même,
Plus secret que le souffle et que le sang qui bat.

Alors reprenant ma guitare, à la fin de ce jour,
Et puis, repassant en mémoire chaque heure tour à tour
Je rejoins avec toi mes amis de toujours,
Mes peines et mes joies se font chanson d'amour.

Août 1983.

Viens

à la Mission de France

Danièle Courtois

A quelques mois près, la Mission de France et moi avons le même âge nous avons grandi sans nous connaître, avons-nous cependant quelques points communs ?

C'est la lente et progressive prise de conscience de la déchristianisation en France qui a provoqué la naissance de la Mission de France et c'est dès le sein de ma mère que j'ai su qu'il était possible de ne pas reconnaître Jésus Christ. En effet, je suis née dans une famille où on ne faisait pas référence à Lui, « la morale chrétienne n'est pas plus mauvaise qu'une autre, mais l'église n'est qu'une fabrique, une invention des curés » m'a-t-on dit souvent. Devenue chrétienne par l'intermédiaire d'aumôniers de lycée, ma relation à Jésus Christ a toujours été marquée par cette réalité, ceux que j'aime ne savent pas que le Christ est venu leur dire l'Amour du Père ; j'a toujours eu soif de crier cet Amour.

J'ai cherché à le faire au jour le jour, dans le concret de ma vie, de me choisir en essayant d'être cohérente avec la foi que je confessais et en rendant compte de mon espérance à mes compagnons de route dans des dialogues respectueux et sans complaisance.

Et très vite, j'ai été comme écartelée entre deux pôles, une Eglise universelle qui me semblait totalement inaccueillante à mes compagnons de route et un milieu de vie apparemment si loin de l'Eglise officielle. Or c'est de l'Eglise (aumôniers, Ecriture, lycéennes chrétiennes...) que j'ai reçu ce qui fait l'essentiel de ma vie — ma foi en Jésus Christ, cette certitude qu'Il est Amour — et c'est douloureusement que je recevais cette affirmation de mes amis « les chrétiens ceci... les chrétiens cela... toi ce n'est pas pareil ». J'ai toujours été obsédée par cette nécessaire communication entre l'Eglise et ceux dont elle est loin, pour que la Bonne Nouvelle puisse leur être proposée vraiment.

Un jour — c'était le 2 mars 1974, je ne l'oublierai sans doute jamais — j'ai poussé mon cri dans une rencontre d'enseignants chrétiens de l'école publique et ce jour-là, Régis que je rencontrais pour la première fois et qui était membre d'une équipe associée m'a dit avec beaucoup d'audace : « Viens à la M.D.F. ».

Je suis venue et j'ai appris à aimer l'Eglise en adulte. Auparavant, j'étais agressive vis-à-vis d'elle, je ne pouvais la supporter bancaire, je l'aurais voulue belle et sans tache ; comme une adolescente vis-à-vis de sa mère

j'étais impitoyable. Or ces nouveaux compagnons étaient sereins et fidèles malgré les épreuves qu'ils avaient connues ! Je m'étais souvent insurgée contre toutes les structures officielles qui sont plus souvent écran que révélateur et je découvrais de l'intérieur les structures M.D.F... et quelles structures ! Cela m'a fait un choc, un choc salutaire.

Je me suis apaisée aussi. Auparavant je « sentais » bien que c'était en réponse à un appel que j'essayais d'être témoin de Jésus Christ dans un monde qui ne le connaissait pas, mais était-ce vraiment un appel ? Mes préoccupations étaient si différentes de celles des chrétiens de la paroisse et du curé souvent, que je m'inquiétais : « est-ce l'Esprit du Seigneur qui me provoque ou un orgueil que je suis incapable de déceler ? » La confrontation vécue à la M.D.F., même si elle est parfois douloureusement décapante, m'a vraiment apaisée ; ensemble chacun cherchant à être vrai, les risques de déviation sont moindres.

La M.D.F. serait-elle donc pour moi un simple havre de paix ?

Non bien sûr. Partager les mêmes aspirations et s'engager sur les mêmes chemins que les copains M.D.F. comportent un certain nombre d'exigences. Comme ces exigences découlent directement de l'Évangile, essayer d'y être fidèle avec eux et découvrir la dimension d'un collectif, ça change bien des choses. J'en citerai une seule, la vie d'équipe.

Devenue professionnellement titulaire dans l'Éducation Nationale, il me fallait demander un poste. J'avais le choix entre me rapprocher géographiquement de ma famille et de mes relations d'amitié ou m'en éloigner pour participer à la vie d'une équipe.

C'est ainsi qu'un jour de septembre 1976, je suis arrivée dans un bourg totalement inconnu. C'est le lot de tant d'autres, pourquoi en parler ? Parce que j'espérais, avec quelle audace, faire partie de « l'équipe M.D.F. », moi laïque et femme ! Je ne peux, ni ne veux décrire les phénomènes d'accueil et de rejet que j'ai vécus dans cette équipe localement appelée « équipe des prêtres de la M.D.F. » ou dans le collectif dans son ensemble. Je pense qu'ils étaient inévitables mais je sais qu'il a fallu beaucoup de temps, de patience pour qu'un équilibre se fasse (et la patience, ce n'est pas mon fort !)

Or voilà que le collectif me confie un service et une responsabilité : les copains du Nord de la France me demande d'« animer » leur Région M.D.F.-Association. O paradoxe, ce groupe très majoritairement masculin et clérical demande à une laïque de faire le nécessaire pour permettre la communication entre les équipes et la réflexion collective ! Après avoir

dialogué avec l'équipe centrale, j'ai accepté cette tâche et depuis j'essaye de l'assumer avec ténacité et je prends ma part dans le travail de recherche collective. Etait-ce ainsi que j'envisageais l'avenir quand j'ai timidement envoyé mon premier bulletin d'inscription à une rencontre régionale ?

Non, bien sûr, mais n'est-ce pas quand même une manière de répondre concrètement à ma grande question : « que faire pour que la communication puisse exister entre l'Eglise et ceux dont elle est loin ? » Si j'ai accepté d'être au service des structures en essayant de garder ce désir de tout faire pour permettre que la Bonne Nouvelle soit proposée aux plus démunis d'abord et aussi à tous les hommes, c'est bien sûr parce que le collectif me l'a demandé, mais je ne le regrette pas. Je souhaite vraiment que les disciples du Ressuscité parcourent le monde sur les chemins de Galilée, sur les chemins d'Emmaüs et partout ailleurs et qu'ils courent à Jérusalem pour raconter ce qui s'est passé, qu'ils s'entendent dire « c'est bien vrai ! le Seigneur est ressuscité et il est apparu à Simon » et qu'ils repartent tous. Car « l'Eglise ne peut clore sur elle-même tant qu'il restera un homme, une femme qui n'aura pas entendu la bonne nouvelle ».

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Ordinations

Le samedi 25 juin,

Guy WATTECAMPS faisait son premier engagement à la Mission de France.

Jean-Yves CONSTANTIN et Henri GESMIER étaient ordonnés diacres ;

Hugues DERYCKE, Bruno LERY, Jean-Philippe THIROT étaient ordonnés prêtres.

Albert GRIMAUX qui participait à cette célébration

nous donne ici ses premières impressions :

Mille personnes en l'église du Bon Pasteur... Huits cents sur la pelouse de Fontenay, le samedi 25 juin... Voilà des événements qui sont comme des lumignons dans le tunnel de la quotidienneté. Maintenant, à chaque réunion de famille, on cherche à fixer les moments historiques sur pellicule, une nouvelle manière d'embellir le souvenir et nourrir la mémoire collective. Je ne suis pas expert dans le maniement d'un canon ou d'une caméra. Je me contenterai d'utiliser le Polaroid qui livre dans l'immédiat, après le déclic de l'opérateur, les instantanés d'un reportage. Ces quelques lignes sont donc des « impressions » à chaud que le recul du temps rectifiera de lui-même.

La Mission de France n'est plus uniquement un corps sacerdotal. J'attire l'attention du lecteur sur l'adverbe « uniquement ». N'entendez pas une formule que je renierai : « la M.D.F. n'est plus enfin un corps sacerdotal ». Parmi cette foule rassemblée, il y avait bien sûr les familles et les invités des ordinands, les copains de la M.D.F. Mais étaient également présents, et en grand nombre, des jeunes garçons et filles qui se retrouvent sur le chemin que nous traçons. Depuis six ou sept ans, les efforts entrepris par les Fous Libres, les Pâques à l'Aube, les marches, les chantiers, les journées à Assise... ont permis d'agrandir la famille. Ces gens qui prennent des res-

ponsabilités au niveau de leur région dans le service-jeunes sont directement concernés par les rencontres collectives de la Mission. Ils savent non seulement qu'ils y ont leur place mais aussi qu'ils y ont une part active. Ainsi, l'orchestre était composé d'une mosaïque de musiciens venus des quatre coins de France. C'est pourquoi dès neuf heures, ils accordaient leurs instruments et répétaient les chants pour offrir une animation de qualité.

L'imposition des mains par plus de cent prêtres à la suite de l'évêque fut un moment à la fois rempli de significations ecclésiastiques et chargé d'un symbolisme qui parle de lui-même. Ce long cortège des serviteurs de l'évangile, dispersé dans la foule, avance lentement, pour imprimer en quelque sorte la charge ministérielle qu'ensemble nous portons. Jetant un regard discret sur ces hommes, j'ai été frappé de voir que ce n'était pas un club du troisième âge. Dans ce presbytère, des visages jeunes manifestent que les prêtres ne sont pas, comme on le dit fréquemment, une fin de race. Tous sauf ceux qui concélébrent sont en complet veston. Or l'un d'entre eux, plus âgé, porte la soutane. Si sa silhouette a pu paraître insolite, lui par contre n'avait pas du tout l'air gêné. Il faut reconnaître qu'il a manifesté un courage et une audace pour participer à cette imposition des mains dans le simple appareil ecclésiastique.

Enfin, les familles des ordinands ne sont pas des parents pauvres. Je m'explique sur cette formule à l'emporte-pièce. Aux ordinations précédentes, j'avais un peu souf-

fert de cette carence. Au début de la cérémonie on accueillait les familles du sang et après, la famille spirituelle, la M.D.F. prenait le devant de la scène. C'était un peu comme à un mariage où le père conduit sa fille au fauteuil devant l'autel et après rentre dans l'ombre. Le samedi 25 juin, je pense qu'on a mis en relief tout le terreau familial; deux femmes (parentes ou très proches), ont apporté l'aube des diacres... à la litanie des saints, on avait droit à des suppléments. A la liste des saints qui ont eu le label de l'histoire et de l'Eglise, on a ajouté les saints de tous les jours, les saints obscurs, les saints habillés comme vous et moi. A côté des vedettes qui se sont taillés des vêtements royaux dans l'évangile, il y avait tous ceux et toutes celles qui tout simplement se sont parés du tout-à-porter dans la banalité de la vie.

Vous tous dont l'amour a semé
dans nos vies
l'insondable richesse d'un germe de Dieu.
Vous tous dont la foi a planté
dans nos cœurs
l'Espérance et la joie
au Printemps de nos vies.
Multitude des pauvres,
présence du Christ crucifié,
chaque jour au désert de nos villes
VOUS LE PEUPLE DE DIEU,
PRIEZ POUR NOUS.

Il n'est pas inutile de révéler un petit détail, ignoré du public, car il est très révélateur. Claude Huret au cours des litanies a fait un lapsus. Au lieu de chanter : « Ton Eglise, Seigneur, daigne la conserver », il

a proclamé : « Ton Eglise, Seigneur daigne la convertir ». Nous savons que l'Eglise a les promesses de la vie éternelle, mais dans la mesure où elle est en conversion permanente.

Le lendemain matin, à la fin des « premières eucharisties » Hugues a remercié tout le monde. Il terminait en s'adressant aux anciens de la Mission par cette phrase : « Nous marchons dans votre foulée, mais nous tracerons un autre chemin ».

Premiers échos du Forum Mission (29-31 juillet 1983)

Pour la première fois les différents partenaires du « courant M.D.F. » se sont réunis pour mettre en commun leurs découvertes et leurs compréhensions de l'annonce de l'Evangile aujourd'hui. L'idée en avait germé lors de la rencontre nationale M.D.F. d'août 1980. Le C.R.C. (1) l'a reprise et précisée. C'est lui, fait significatif et nouveau, qui fut le maître d'œuvre de ces trois jours. Volontairement réduite quant au nombre, cette rencontre rassembla 180 délégués de la M.D.F., de l'Association, des équipes féminines d'IVRY, des EREM (équipes de recherches et d'engagements missionnaires). Une douzaine d'invitations avaient été lancées à ceux qui se trouvent sur le même horizon missionnaire et ecclésial que nous.

(1) C.R.C. = Collège de la Recherche Collective, est une instance nationale qui regroupe prêtres ou laïcs de la Mission de France, de l'Association et des équipes féminines (IVRY et EREM). Son objectif est double : rendre compte de ce qui est vécu dans différents milieux et pointer les approfondissements nécessaires.

J'avais fort envie de lui donner cette réplique : « Tu parles de foulée... mais nous, les vieux, nous n'avons plus guère l'intention ou la force de nous fouler. Et dans le prolongement de ta finale, je citerai volontiers cette phrase célèbre :

« De nos ancêtres, honorons la flamme et non les cendres ».

Ouvrons un concours : cette expression est-elle d'un philosophe de l'antiquité ? d'un Père de l'Eglise ? d'un homme politique ?

La plupart n'ont pu venir, question de dates.

Ni session au sens magistral du terme, ni assemblée avec votes à la clé, ce fut comme prévu une halte-partage animée du désir de se communiquer les uns aux autres, à partir de situations très diverses, le contenu, les appels, les exigences de la Mission aujourd'hui. Halte-partage sous le signe d'un échange de patrimoine d'Ateliers, de Régions et de Groupes dont nous avons à maintes reprises constaté qu'ils demeureraient « amicalement parallèles ». La lettre d'envoi en précisait ainsi l'esprit :

« Patiemment, pendant des mois ou des années, se sont forgés en ces différents lieux des points de sensibilité. En fonction des groupes humains dont nous partageons la vie, des insistances se sont développées touchant les hommes aujourd'hui, la compréhension de Jésus Christ, l'édification de l'Eglise... Il nous faut reverser toutes ces richesses au collectif. L'enjeu est bien de

« faire parler » nos diversités, au bénéfice d'une meilleure annonce de l'Évangile aujourd'hui ».

La présence de ceux et celles du Tiers Monde fut particulièrement marquante apportant des échos d'Algérie, Tunisie, Égypte, Tanzanie, Côte-d'Ivoire, Gabon, Cameroun, Zaïre, Brésil, Nicaragua. Leurs voix dans les carrefours, leurs apports à la tribune comme les conversations de couloirs où de repas ont donné aux échanges une tonalité irremplaçable. Impossible de déconnecter ce qui se vit et cherche « là-bas » de ce qui se joue « ici ». Une fois de plus se vérifie que la présence de quelques-uns et quelques-unes d'entre nous, témoins de la vie de ces peuples, apporte au service de l'Évangile une dimension mondiale désormais incontournable. Cependant notons l'absence de toute voix d'Asie, absence qui nous fait toucher du doigt la faible écoute de l'Occident pour cette autre moitié du monde.

Autre présence de poids, celle des jeunes de la M.D.F. en formation systématique ou continue. Il est clair que ce sont eux qui, déjà maintenant et de plus en plus demain, sont et seront les forces vives de la M.D.F. Ils le savent et assument sans forfanterie cette responsabilité. Que ce soit par leurs chants, interventions, et services de toutes sortes, leur apport fut apprécié. Trois d'entre eux, après une nuit écourtée, ont présenté en Assemblée générale une reprise critique de ces trois jours.

Enfin la présence de 29 femmes (1/6 !) religieuses, mères de familles ou célibataires n'est pas passée inaperçue. Il est signi-

ficatif que tous ou presque se sont intéressés au panneau des équipes féminines d'IVRY et des EREM.

Les moments forts de ce Forum furent divers. Les flashes d'ouverture, qui voulaient de façon brève évoquer quelques aspects de « ce monde que nous recevons en pleine figure ». Ils se sont fait l'écho de ce que vivent et de ce que sont les jeunes en lycées d'enseignements professionnels (L.E.P.), des mutations en cours dans l'espace rural, de la vie quotidienne en favelle brésilienne, de la situation actuelle de la classe ouvrière française, du surarmement mondial et du défi de la paix à construire, de ce qu'implique accueillir l'autre en Afrique de l'Ouest. L'intervention de la « Mission del Sur » par Esteban Tabares « Vivre la Mission dans l'Église réelle » fut écoutée avec grande attention et intérêt. Celle de Jean-Marie Ploux aussi. À sa manière passionnée il a essayé de rendre compte de ce que veut dire pour lui vivre de l'esprit de mission au milieu d'un peuple oriental, pauvre parmi les pauvres. L'eucharistie du samedi soir, au cours de laquelle Jean Rémond a accueilli Danièle Courtois au titre du ministère reconnu, fut un moment dont chacun a senti l'importance pour le présent et l'avenir de la M.D.F. et de l'Église.

S'il fallait faire à chaud un premier bilan, peut-être pourrait-on souligner quelques points :

* le nombre des contributions préparatoires : — vingt sept au total ! — émanant de diverses régions, ateliers ou groupes. D'inégales valeurs certes, elles représentent cependant un effort de relecture critique

et un effort pour se communiquer les uns aux autres ce qui nous anime.

* la liberté et la diversité des expressions, liées à la diversité des enracinements et des solidarités. De plus en plus, nous prenons conscience qu'une uniformité idéologique non seulement est impossible, mais conduit à la stérilité. Plus difficile, plus riche, mais aussi plus exigeant est de « gérer » ces diversités pour chercher des chemins d'évangile.

* l'esprit de connaissance, de reconnaissance et de rencontre qui a imprégné ces journées. Beaucoup ne se connaissaient pas : jeunes et anciens, M.D.F. - Association - équipes Féminines d'IVRY. Il a fallu s'approcher, s'écouter, se questionner sans trop d'a priori.

* l'introduction dans notre réflexion de thèmes jusque là mis un peu en sourdine. Notons en particulier ce qui concerne les mondes des jeunes, l'urgence de construire la paix, la religion populaire, l'invention de lieux où Jésus Christ soit nommé et célé-

bré, l'impact de bouleversements technologiques sur les mentalités, la solidarité internationale des travailleurs... Les chantiers ne manquent pas...

* Reste des questions non résolues qui nous habitent depuis plusieurs années, en particulier celle de l'universalité de Jésus Christ et de l'Eglise, en liaison avec la prise au sérieux d'autres approches de Dieu notamment celle de l'Islam. Il faudra trouver des moyens pour mieux approfondir de telles recherches.

Ce Forum Mission malgré ses imperfections flèche deux directions importantes pour l'avenir de la M.D.F.

— Il montre clairement que ce n'est qu'avec d'autres partenaires que nous pourrions tracer des chemins d'Eglise, surtout dans le contexte actuel.

— Il met en évidence la nécessité de redéployer l'éventail des ministères au service d'un évangile à écrire aujourd'hui. Un tournant est pris certes mais il nous faut rester inventifs.

Nouveaux ministères

Au cours d'une Eucharistie, un des moments privilégiés du Forum sur la Mission, Jean REMOND, évêque, accueille officiellement Danièle COURTOIS comme membre de la Mission de France, au titre d'un ministère au service de l'Evangile. Les lecteurs qui n'ont jamais rencontré Danièle pourront faire sa connaissance en se reportant aux pages précédentes de ce numéro. En ce

début de soirée 30 juillet, plus de deux cents personnes sont rassemblées pour se mettre en route à l'écoute de la Parole, se rendre en « Galilée », comme le ressuscité y invitait les femmes venues au tombeau. Aux participants du Forum se sont joints les amis de Danièle : ses condisciples maintenant dispersés, venus de Lille, de Paris, d'Aix-en-Provence ; des amis de

Ham dans la Somme où elle a enseigné pendant huit ans ; des membres des équipes de la Région Nord dont elle est animatrice ; des prêtres et des chrétiens du secteur de Fère-en-Tardenois où elle vit maintenant. Aucun témoin de son enfance, car dit-elle « ma famille est étrangère à ma démarche ». Son papa, dont elle a appris la mort la veille de cette célébration, sera enterré civilement quelques jours après.

Cette célébration est bien l'Eucharistie du Forum sur la Mission : l'ouverture est marquée par le martèlement des questions du monde, le cri lancinant des hommes devant l'angoisse et l'injustice. Entre les couplets du chant « Où est ton Dieu ? », on évoque quelques-uns des multiples pourquoi :

— pourquoi les jeunes délinquants dans la nuit de la violence, en quête d'une tendresse impossible ?

— pourquoi d'un côté le gaspillage des énergies et des richesses et de l'autre la pérennité de la famine ?

— pourquoi d'une part, Dieu cuisiné à toutes les sauces, et d'autre part, Dieu muet et absent dans l'histoire que les hommes construisent ?

L'envoi final s'inscrit bien dans la trajectoire de ces appels :

« Allons voir sur les places
Dans les rues de la ville.
C'est là que Dieu passe
Et nous dit l'Évangile ».

(chant « Une messe commence »).

Au centre de cette célébration, il y aura cette Parole du Christ à Marie de Magdala et à l'autre Marie : « Allez annoncer à mes frères qu'ils doivent se rendre en Galilée. C'est là qu'ils me verront ».

« La Galilée, dit-on dans le mot d'accueil, c'est tout un symbole, ou tout un programme. « La Galilée, carrefour des nations ! » dit l'Évangile de Matthieu, c'est-à-dire un lieu de rencontres d'hommes de tous pays et de toutes langues. C'est là, à ce carrefour de rencontre, que vous me verrez, dit Jésus.

Avec la Mission de France, depuis des années, on a voulu vivre la rencontre avec nos frères de toute conviction, de toute religion, de tout pays. Et au bout du compte, personne d'entre nous ne regrette le voyage ! La Parole de Dieu y a retrouvé de sa vigueur et de son dynamisme.

Ce message « aller dire à mes frères qu'ils doivent se rendre en Galilée : c'est là qu'ils me verront », le Christ l'a confié à deux femmes, Marie de Magdala et l'autre Marie, et c'est Danièle qui a choisi ce texte, pour la célébration où Jean, notre évêque, va l'appeler publiquement à collaborer avec lui, dans sa responsabilité d'évêque de la M.D.F. Avec Danièle ce soir, avec quelques autres laïcs ailleurs, la M.D.F. fait ses premiers pas sur des chemins entrouverts par Vatican II, des chemins encore peu explorés et qui nous trouvent parfois hésitants ; mais des chemins capables, je le crois profondément, d'éveiller en nous la joie des commencements : pour que nous sentions à quel point l'Évangile se libère chaque fois que

l'Eglise accepte de renouveler le visage de ses ministres. Ceux d'entre nous qui connaissent bien l'histoire de ces 40 années de la M.D.F. et qui ont tant travaillé à changer le visage du ministère, sont payés pour le savoir ».

D'âge en âge, l'Evangile de Jésus Christ se transmet. A chaque génération, l'Eglise appelle des serviteurs pour que la Bonne Nouvelle soit lumière pour le monde. Alors que tous les participants chantent :

« Bonne Nouvelle. Bonne Nouvelle.

Paix sur la terre et aux Cieux,

Toi Jésus Christ, donne nous ton Esprit », l'Evangile passe de main en main. Au cours de cette chaîne, Bernard Turquet, un des responsables du Forum avec Danièle, ouvre le livre et lit : « Je te bénis, Père, d'avoir caché cela aux sages et aux habiles et de l'avoir révélé aux tous-petits ». Il le remet ensuite à deux enfants, Benoit et Amélie. Ces derniers portent l'Evangile à l'Evêque qui le confie à Danièle en prononçant cette prière :

« Cet Evangile, je l'ai reçu sur les épaules le jour où j'ai été ordonné évêque pour que je veille à ce qu'il soit fidèlement annoncé. Cet Evangile, il est confié à l'Eglise, et en particulier en ce qui nous concerne, à la

M.D.F., pour qu'il ne soit pas mis sous le boisseau.

Aujourd'hui je te le remets à toi aussi, Danièle, pour qu'avec nous tu sois attentive à ce que nous le mettions tous en pratique et qu'il soit lumière dans notre monde.

Pour ce service de l'Evangile, parmi nous tu auras le souci de l'animation de la communication entre les équipes et de la réflexion collective.

Que l'Esprit-Saint soit avec toi pour vivre le ministère qui t'est confié ».

A la sortie de cette célébration, en se dirigeant vers la pelouse où était offert un buffet campagnard, quelqu'un qui venait pour la première fois à Fontenay disait à son voisin de marche : « Je suis frappé par la dimension internationale de l'Eucharistie que nous venons de vivre ». Ceci était particulièrement exprimé dans la prière universelle où un jeune prêtre de la Mission de France en Tanzanie, un prêtre de la Mission de la Mer de Dunkerque qui est embarqué sur les rafiots de navigation sous pavillons de complaisances, une religieuse qui est depuis plusieurs années à Tunis avec des handicapés, ont fait part des préoccupations de ces portions d'humanité et demandé au Seigneur de faire briller son Amour sur la terre des hommes.

Initiations aux sciences humaines

Dix sept personnes, hommes et femmes, prêtres, religieuses ou laïcs, de la M.d.F., de l'Association ou de leurs amis, ont parti-

cipé à la première semaine de formation cet été. Sous la conduite de Nicolas Renard ces journées de fin juillet avaient pour ob-

jectifs, d'être avant tout une « Initiation aux Sciences humaines ».

Le parcours était déterminé par l'étude de différentes disciplines telles que la linguistique, la psychanalyse, le Marxisme, l'ethnologie, l'histoire, l'anthropologie. Ces sciences ont toutes un fort impact sur la société actuelle. Chacune dans leur domaine, apporte des repères pour la connaissance de l'homme et tente d'expliquer un certain nombre de comportements humains. Un tel itinéraire nous amène à poser ou reposer des interrogations essentielles :

- Qu'est-ce que l'Homme ? Où est sa liberté ?
- Est-il entièrement déterminé ?
- Où et comment se posent la question de la Foi, la question de Dieu ?

Nous sommes bien obligés de prendre en compte les déterminismes qui pèsent sur l'Homme. Avec réalisme nous constatons que l'homme est :

- façonné par ses pulsions, par les réponses de son entourage, par les chocs et les blocages psychologiques de la petite enfance,
- façonné, aussi, par la Société dans laquelle il vit et par les mythes qu'elle véhicule,
- façonné par les rapports de production qui régissent ces sociétés,
- façonnés non seulement par sa propre histoire mais aussi par celle de ceux qui l'on précédé.

Soumis à ces conditions, l'homme n'est-il qu'une marionnette vivant dans un monde sur lequel il a peu de moyens ? La prise en compte de ce filet aux mailles serrées peut provoquer l'inquiétude mais non le désespoir. En effet aucune de ces disciplines, si elle est une science dont l'efficacité est certaine dans son propre domaine n'a pas la prétention d'expliquer tout l'homme. Elle se limite à son champ d'exploration.

D'autre part chacune laisse une chance ouverte à la liberté, chacune ouvre sur les transformations, les luttes qui permettront à l'homme de se libérer et de se réaliser : Pour la psychanalyse, l'Homme n'est pas réduit à ses pulsions. Son but est bien de libérer des blocages de sa petite enfance, après en avoir pris conscience.

Pour le marxisme, l'Exploitation subie par les travailleurs n'est ni fatale, ni insurmontable. La classe ouvrière peut se constituer et se libérer. L'Homme est capable de transformer le monde, de se l'approprier et par là de se réaliser.

Les mythes ne sont pas que négatifs et contraignants. L'homme n'en est pas inéluctablement prisonnier : il peut être critique à leur égard, à condition de ne pas vouloir s'en affranchir totalement. Etre conscient qu'on a besoin de « mythes » est aussi une extraordinaire liberté.

Pour la linguistique, il n'y a ni langage, ni culture ni histoire de référence. Il y a pluralité de langages de cultures, d'histoires. Et la possibilité de liberté se joue dans cette pluralité. L'avenir peut ne pas ressembler au présent : il est à créer, comme

l'Homme crée l'histoire, la culture ; comme il construit la société dans laquelle il vit, mais cette construction se fait **dans la lutte**. Pour la biologie nous sommes le fruit d'une hérédité, tous. Personne n'est la copie conforme de ses ancêtres. Dans sa propre histoire chacun est affronté à l'inédit, la nouveauté. Cet espace de créativité se révèle la marque originale de la personnalité. Les conditions sociales, culturelles, psychologiques influent sur nos possibilités, elles peuvent aussi les révéler.

On n'est pas prisonnier de son hérédité. Au cours de ce périple dans les méandres de la conscience humaine, nous découvrons alors qu'il n'y a pas de liberté « en soi ». **Toute liberté est située.**

A la question : « qu'est-ce que l'Homme ? », nous pouvons répondre : « Un être déterminé par bien des éléments mais capable de produire de l'inattendu, de l'inexpliqué : l'Homme est créateur ». C'est un animal « excentrique », pas comme les autres.

Tous ceux qui sont à l'origine de sciences humaines ont été appelés les maîtres du soupçon. On entend souvent cette phrase : toutes les sciences humaines aboutissent à la « mort de Dieu ». Le programme de cette session devait aussi prendre en compte ce problème.

La question de Dieu reste, elle aussi, ouverte même si la religion perd de son influence, si l'homme compte plus sur lui-même que sur un Dieu hypothétique ; même si, souvent, il ne s'agit même plus d'incroyance mais de la négation pure et simple de « l'hypothèse Dieu » :

La psychanalyse expliquant l'origine de l'inconscient « balance » bien des « mystères » de la Religion.

Le Marxisme oblige à voir que la « Religion - opium du peuple » est le résultat d'une idéologie bourgeoise imposée à la classe ouvrière pour lui faire accepter l'exploitation.

La religion chrétienne n'échappe pas à l'analyse faite à partir des mythes (récit de la création par ex.).

L'Histoire, la linguistique, l'ethnologie se dressent contre une représentation universelle du monde, vont à l'encontre de l'économie du Salut présentée par l'Eglise, contre la représentation universaliste qu'elle véhicule.

Les Sciences Humaines ont sapé toute une théologie. Elles construisent une représentation de l'Homme sans Dieu : l'Homme se fait son monde lui-même, il ne le reçoit pas d'en Haut !

Alors qu'en est-il de la Foi ?

Les Sciences humaines ne touchent pas le dynamisme du christianisme dans ce qu'il a d'essentiel. Elles s'attaquent à des façons dont la Foi s'est dite.

On peut faire la critique d'une certaine économie du Salut, cette critique ne modifie pas la relation à l'Autre.

Face à elles, on ne va pas recréer un discours. Mais il va falloir le relier à une pratique, à des communautés, à une histoire. L'Homme peut construire son histoire en référence au Tout Autre qu'il ne possèdera

jamais. La Foi ne peut être déconnectée de la quête de liberté et d'Amour qui anime chaque être humain (aspect relationnel de l'Homme).

Si la pluralité des langues, des cultures, des histoires est sources de liberté, l'expression de la Foi peut-elle se priver de la richesse qu'est pour elle la rencontre des multiples cultures à l'intérieur desquelles

Jésus Christ est annoncé ? La pluralité des cultures qui reçoivent et s'approprient cette annonce, n'est-elle pas aussi source de la liberté de la Foi ?

Il m'a semblé, personnellement, que nous débouchions là précisément, sur les grandes interrogations du Forum sur la Mission.

Christiane Lalauze.

Jésus-Christ au cœur des cultures

La seconde semaine de formation d'Été 1983 (1-5 août) avait un objectif quelque peu ambitieux : « Jésus Christ au cœur des cultures humaines ». Enracinés dans des milieux ou pays qui doivent lutter pour obtenir le « minimum vital », nous sommes d'abord et à juste titre sensibilisés par les aliénations économiques. Ventre affamé n'a pas d'oreille, selon un dicton populaire. Tout groupe pris et coincé dans l'immédiat de la survie est plus préoccupé par la satisfaction des besoins primaires (alimentations, vêtements, habitations) que par le plaisir d'un concert de Mozart. Tolstoï disait : « mieux vaut une paire de chaussures qu'un rayon de bibliothèque pour celui qui doit marcher pieds nus ». Ce combat prioritaire et urgent risque de laisser dans l'ombre les diverses dominations culturelles qui réduisent des hommes et des femmes au silence et empêchent toute expression authentique.

Tous ceux dans le Tiers Monde, travaillant

au développement, se heurtent bien souvent aux résistances des mentalités. La rencontre des cultures n'est pas seulement un sujet de conversations pour les salons mondains ou un thème d'études pour des organismes internationaux. C'est un phénomène de notre vie quotidienne : les travailleurs émigrés déstructurés par le travail industriel sur les chantiers ou dans les usines n'abandonnent pas leur parler, leurs coutumes et leurs propres références. Dans les SONACOTRA ou dans les cités où ils résident, ils reproduisent leurs pays d'origines. Il suffit de monter un escalier d'H.L.M. au moment des repas pour humer les parfums des multiples manières de cuisiner... penser culture n'est donc pas s'évader.

Au cours de ces journées qui réunissaient une trentaine de personnes nous avons bénéficié de l'aide de François FOURNIER. Ce jésuite qui habite Lyon est responsable de la revue « Cultures et Foi ». Avec lui, nous avons mesuré comment une culture

donnée caractérise un groupe social, un pays, une époque. La culture serait un ensemble lié, structuré de façons, de manières de sentir, d'agir, de penser, plus ou moins formalisées qui sont partagées par une pluralité de personnes. Parmi les éléments consécutifs d'une culture, il y en a qui sont très « matériels », c'est-à-dire le rapport des hommes à la nature, à un climat, à un terroir. Le type de production, les outils sont donc la base économique de tout phénomène culturel. C'est à partir de là que s'échaffaudent et se mettent en place les structures sociales, les sagesses, les visions du monde, les idéologies.

La visite du musée des Arts Populaires fut une illustration de cette réflexion. En effet, sans minimiser le domaine de l'imaginaire, des mythes, et des symboles, cette exposition donne une grande importance aux technologies, aux types d'habitations, aux moyens de production. Une culture permet donc à un groupe de s'identifier et d'échanger. Toute nation se forge une culture nationale qui surplombe des mini ou sous-cultures. Dans ce processus il y a déjà un certain affrontement, et même des conflits. D'autre part, nos sociétés modernes sont pluriculturelles. L'entente et l'harmonie se font rare. Le choc des cultures alimente les médias. Les cultures authentiques sont mises à l'écart, dominées, réduites à l'état de minorités.

Joseph PIERRON responsable de la revue « Spiritus » traitait le problème au niveau théologique. On peut pour l'essentiel résumer son propos dans cette affirmation : Il

n'y a pas de foi qui ne soit culturelle, parce que la foi est située dans l'humain. L'affirmation prend corps au cours d'un cheminement historique scandé par des étapes caractéristiques : le début de la Royauté en Israël, Jésus Christ et l'église primitive, le grand tournant marqué par la découverte du monde non méditerranéen et l'éclatement de la chrétienté, pour aboutir à la question que cette longue histoire nous pose aujourd'hui : la pluralité peut-elle être vécue dans l'Eglise ?

Pour montrer comment fonctionne l'in-culturation d'un message dans la vie du peuple de Dieu, Joseph choisit une époque de crise : l'établissement de la Royauté. Le message fondamental de la foi d'Israël est contenu dans l'événement fondateur de l'Exode. C'est à sa lumière que l'on fait une re-lecture du passé, que l'on cherche le sens du présent et que l'on essaie de découvrir si le futur est porteur d'un avenir de salut. En cette triple opération, la foi est dépendante de la culture véhiculée par la Royauté ; que ce soit la conception de Dieu (Roi qui trône en son temple) celle du culte, celle de la société ou que ce soit l'inévitable épreuve de l'affrontement avec le pouvoir royal, sacerdotal et commercial.

Période de crise également, celle de Jésus de Nazareth et de l'église primitive qui recueille le message et le met en œuvre. C'est le temps des soulèvements et de la guerre contre Rome, où sombre la nation juive. Jésus est « in-culturé » : il est situé dans la culture juive sous l'occupation romaine. Mais, au sein de cette particularité, perçoit la nouveauté manifestée par ses options

(choix des « baptistes », parti-pris pour les pauvres, refus du pouvoir) ; par sa conception de Dieu qui fait surgir de la tradition un autre dynamisme (Dieu est un Dieu qui sauve l'humain, un Dieu de tendresse et de miséricorde) ; par son type d'appartenance au peuple où prédomine non pas le rite, mais l'amour des autres ; par une autre approche de la mission où l'appel de Dieu adressé à tous vient de l'autre (cananéen). Jésus, un juif qui a détruit le judaïsme.

A sa suite, l'église primitive dans laquelle l'Esprit prend la place du Ressuscité-Absent. La première communauté s'ouvre aux païens et est traversée par les crises provoquées par la rencontre d'autres cultures. Dès le début, elle fait l'expérience du pluralisme. Il y a deux églises : la « Judéo chrétienne » et la « pagano-chrétienne » faite elle-même de communautés multiples, en relation par le partage des biens. La croissance s'opère à travers des situations conflictuelles.

Dans des raccourcis très vivants et nourris d'une authentique culture, Joseph enjambe les siècles et arrive à ce tournant décisif, l'éclatement de la chrétienté avec la découverte du monde non-méditerranéen. Trois mouvements vont retenir l'attention : François d'Assises dégage deux « percées » missionnaires : la pauvreté (les mendiants) et la parole dans la vie concrète des simples. Las Casas prend la défense des Indiens avec les théologiens de Salamanque et établit le fondement du droits des gens. Ebloui par la civilisation chinoise, Matéo Ricci tente d'y in-culturer le christianisme ; il échoue sur la question des rites. Cette

expérience malheureuse montre qu'on ne peut présenter le christianisme comme complément facile d'une culture, mais aussi comme un affrontement. Dans cet affrontement, l'essentiel est la signification de la Croix qui révèle le visage de Dieu comme celui qui est le non-pouvoir, le « rien ». C'est l'incontournable du christianisme qui à la fois nous débarrasse de nos certitudes et nous renvoie à l'écoute des autres. Là, commence la Mission.

Là aussi, s'enracine le problème de la pluralité et de l'unité dans l'Eglise. Le monde chrétien, par son fonctionnement institutionnel et mental a cru pouvoir gérer toute la réalité humaine. Ceci fut remis en cause de façon définitive. Il faut renoncer à la prétention totalitaire d'un discours universel pour entrer dans la perspective relationnelle de la communion. Car le christianisme, loin d'être l'unique système explicatif du monde, est « rencontre » de Dieu dans le Christ et dans les autres. Le pluralisme est inscrit nécessairement dans la rencontre de Dieu puisque les approches et les interprétations en sont multiples. De même la référence à Jésus Christ ne se traduit pas, partout et toujours, de la même façon, parce que les conditions de l'existence humaine ne sont pas identiques en tous lieux et à toutes époques. Ce pluralisme peut inquiéter car il nous prive d'une sécurité. Il est aussi notre chance, celle de vivre et de faire vivre la Parole de Dieu. Ainsi l'unité se présente comme une grande tâche à accomplir, à l'intérieur de nos situations et de nos cultures toujours particularisées.

Festival de la comédie musicale

PONTIGNY 4 - 10 juillet 83

Sous l'allée des tilleuls centenaires, une dizaine de garçons et de filles de 20 ans se préparent à partir en voiture. Ils sont maquillés, habillés de couleurs et souvent coiffés de drôles de chapeaux. Dans les coffres, ils entassent des instruments de musique tout un tas de matériel. Après un dernier coup de klaxon, les voilà partis. C'est l'atelier « parade » qui va sur le parking de la gare de Migennes pour l'arrivée du train de Paris à 19 h. Suivons-les.

Arrivés sur place, le temps de repérer le meilleur endroit, de gonfler quelques ballons et de dérouler un tapis, ils sortent les instruments de musique et les premières notes s'envolent quand les voyageurs arrivent. Saxo, flutes, guitares et tambourins accompagnent les paroles des « comédiens » près de la « parade à Bobo ». Suivent des pantomines, des pyramides humaines, des numéros de jonglages, le tout agrémenté de pirouettes et de grandes roues impressionnantes. Un cercle s'est vite formé, une fille du groupe s'avance :

« Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, le spectacle que nous avons la joie de vous présenter ici, vous est offert gracieusement par le Festival de la Comédie Musicale qui se tient à Pontigny du 4 au 10 juillet. Chaque soir dans l'abbatiale, représentation gratuite à 21 h. Et le samedi 9, toujours à 21 h, grand spectacle final donné par les 200 jeunes du Festival. Ce sera le fruit de

leur travail en ateliers pendant cette semaine. Qu'on se le dise ».

Une pirouette pour saluer et la musique repart. Un jeune à l'accent américain s'approche : « C'est bien ce que vous faites ! Ma mère est française, de Laroche-Migennes ; je suis en vacances. Je peux venir ? ». Le temps d'aller chercher son sac à dos et André a regagné Pontigny avec eux pour le temps du Festival.

200 jeunes et des moins jeunes venus passer huit jours ensemble. Huit jours pour dire, pour se dire, pour apprendre à dire. Et pas seulement avec des mots, mais aussi avec des chants, de la danse, des couleurs, des éclairages, des sons... Dix-sept ateliers ont fonctionné chaque jour. Chacun a essayé de rentrer dans la technique et petit à petit de s'y exprimer.

C'est important d'avoir le droit de s'exprimer ; c'est important aussi de savoir le faire. Exprimer, sortir de soi. Dire les désirs et les ras-le-bol, les désillusions et les espoirs. Se faire comprendre de l'autre, des autres et avec eux créer un langage, une expression qui fasse partager l'important, ce qui habite nos vies, ce qui nous habite. Tout cela communique avec la manière dont nous habitons nos lieux : école, boulot, quartier, associations, mouvements, syndicats, églises... Une nouvelle manière de dire la militance ?

Le Festival a été aussi l'occasion pour cinq groupes de proposer leur spectacle préparé pendant l'année. Spectacles différents. Un groupe de rock de Paris, qui après avoir traversé toute l'époque du rock, raconte sur cette musique leur voyage et la découverte de la foi. Une aumônerie de Vienne, dans une création haute en couleur, dit sa recherche du « vieux bonheur » : « Secret perdu qui vous cogne en plein cœur ». Les jeunes de Pontigny (Et oui, même dans un village de 833 habitants) s'inspirent de leurs « petits ras le bol » de la vie quotidienne pour partager leurs aventures futuristes. Un groupe de Gagny présente un conte fantastique original, aux décors travaillés. Enfin les Savoyards qui ont tenu et gagné leur pari de monter leur comédie musicale en un mois.

Et le spectacle final créé pendant la semaine ! Inracontable ! Il faut avoir vu les silhouettes jouant sous les voûtes, avoir entendu les voix et les chœurs résonner, avoir vibré avec tous les instruments. Et puis ce moment grandiose, où l'abbatiale, grand navire, échoué la quille en l'air, au milieu des terres, essaie de reprendre la route, avec son buffet d'orgues, siège des machines, qui apparaît dans les projecteurs et la fumée des feux de bengal.

Le Festival c'est encore les rencontres du début d'après-midi, moments privilégiés pour élargir nos horizons. Rencontres avec les gens de la région : agriculteurs, vigneron, ouvriers de la tuilerie ; avec les moines de la Pierre-qui-Vire, avec des copains prêtres de la M.D.F. : prêtres-ouvriers, d'autres vivant chez les marginaux, les émigrés, au

Tiers-Monde... Discussions sur l'urbanisme, le désarmement, la foi.

C'est aussi à huit heures chaque matin, le temps de prière dans le chœur de l'abbatiale et la messe du dimanche avec les gens du pays, autour de Jean Rémond qui concélébre avec trois jeunes prêtres.

Il faut aussi parler des quinze jeunes enfants et bébés qui remplissaient de leurs jeux et de leurs cris la maison de la Mission où se tenait leur atelier. Ils ont animé un début de matinée et une partie du spectacle final.

Il faudrait... il faudrait dire tellement de choses que l'article n'y suffirait pas. Alors puisque nous sommes en Bourgogne, terminons au cours d'un repas sous les voûtes du XII^e. (La DAPT nous avait volontiers prêté des locaux et son terrain pour installer le campement). Malgré les deux services par repas, plus de 2 000 couverts dans la semaine, l'équipe cuisine nous a rappelé le temps de vivre et le goût des bonnes choses en se surpassant dans la qualité. Petits plats mitonnés, appétits aiguisés, chants à la plonge... peut-être qu'à ce Festival nous avons réussi à faire la fête.

Création - Fête, c'est le couple moteur qui dynamise et que l'on doit retrouver. La fête sans création est statique et enferrme, la création sans fête replie sur soi. Et, dans une lecture de foi, créer c'est l'acte même de Dieu qui est proposé. Quant à la fête dans toutes ses dimensions et en plénitude vers laquelle on tend, ne serait-ce pas la gloire de Dieu ?

Voile et chantier 1983

Une semaine de voile du 24 au 31 juillet, pour des garçons de 16 ans et plus...

« Une semaine pour te permettre d'ouvrir les yeux sur le grand large, larguer les amarres, mettre le cap sur l'espérance, avancer en eau profonde...

Pêcheur d'hommes, pourquoi pas ? ».

Ils étaient huit au rendez-vous. Voici quelques échos de cette aventure.

Dans ce pays de corsaires, vivre la jeunesse d'une aventure. Et cette jeunesse, ça commence toujours par un regard sur l'autre. Pour ce regard on a pu traverser la France entière, partir des lointaines marches de la Suisse pour aboutir à ce département breton qui porte le vocable de Fin de la Terre. Le port de Brest n'est pas d'abord un lieu de plaisance ; il est lieu d'échanges et de travail.

Un lieu d'échanges Tiers-Monde - France. Le Tiers-Monde y débarque le soja, et les Bretons n'ont pas simplement voulu en être simples consommateurs. Leur région est l'une de celles où les Associations Tiers-Mondistes sont les plus nombreuses et les plus vivantes.

Un lieu de travail. Des milliers d'heures de travail... la sécurité de l'emploi n'y est pas plus assurée qu'ailleurs. Dépendant de la Marine, l'espoir peut s'effondrer du jour au lendemain, au gré des choix politiques.

La jeunesse d'une aventure, c'était mettre le pied dans un lieu où tout n'est pas stabilisé, où les codes ne sont pas tous bien indiqués. Alors, vas-y pour l'apprentissage ! Tout devra fonctionner : le corps et la tête.

Toutes les opérations synchronisées : impossible de faire bande à part ! Apprentissage d'un langage : à première vue, il pourrait apparaître réservé à des initiés ; mais, fonctionnel et précis, il est indispensable à tout navigateur, Mât de misaine, grand'voile, tape-cul, foc, point d'amare, ralingue, tollets... en fin de semaine, ces termes n'auront plus de secret. Dans la mission, il faut apprendre et toujours réapprendre les nouveaux codes et reconnaître le tribord du babord.

La jeunesse d'une aventure, c'était trouver sa place ; et la tenir.

L'un a l'expérience, l'autre la pédagogie. D'autres n'ont que leur bonne volonté. Pourtant, il faudra faire le poids pour hisser le misaine et la grand'voile dans des temps records, pour éviter au bateau (quelle noix bien lourde !) de faire un sur-place intolérable. Et le barreur, qui doit tenir le cap, devra être attentif à la moindre risée pour éviter l'effort des rames.

La jeunesse d'une aventure, c'était s'enfoncer profond dans l'estuaire, pénétrer le plus loin possible dans les multiples réalités de ce pays breton. Aura-t-on bien com-

pris Charlot, un pêcheur de la rade, quand il dira que les plus beaux champs de coquilles sont réservés à l'Île Longue, base des sous-marins nucléaires ? Aura-t-on compris Jo, chargé de mission auprès des Bretonnants, quand il montrait le cimetière breton toujours orienté vers le « Pays des Iles », comme si le ciel était toujours cet infini risqué d'espérance ? Ou quand il faisait remarquer qu'on n'entre pas dans une Eglise sans passer par le cimetière, car il n'y a pas de séparation entre les vivants et les défunts ? Sera-t-il entendu quand il regret-

tera la disparition de tous ces symboles ? Sera-t-il entendu le copain de la Mission de la Mer qui décrypte les difficiles germinations de l'Eglise dans ce monde si mouvant ?...

La jeunesse de cette aventure, c'était de la vivre ensemble, de la prier ensemble. Comme il n'est pas évident — malgré le top du barreur — de peser ensemble sur les rames ! La jeunesse d'une aventure, c'est toujours un commencement. Vers quel port ? Pour quel avenir ?

Une semaine de chantier du 21 au 28 août 1983 pour les garçons de plus de 18 ans.

« Un chantier à l'abbaye de la Pierre-Qui-Vire.

Dans le partage et l'expression comme, le silence, le travail manuel avec les moines, prendre le temps de voir comment être responsable au quotidien, jusqu'où Jésus Christ peut appeler et jusqu'où risquer sa vie »...

Dix garçons ont vécu cette semaine ensemble, dont voici quelques échos.

Des heures de préparation. Avec une certitude : ce qui serait vécu, réfléchi, recherché, ne devrait pas être le fait des seuls organisateurs. Ce chantier sera l'affaire de tous : accompagnateurs et accompagnés. Au départ, tous, nous acceptons la remise en cause ; nous acceptons que le cheminement prévu puisse être transformé au fur et à mesure. Pour les accompagnateurs, les nuits pourront être courtes s'il faut reprendre la réflexion pour renouveler le travail du lendemain : c'est dans la règle du jeu.

Ce chantier s'est passé dans une abbaye, celle de la Pierre-Qui-Vire dans le Morvan. A la suite de longues hésitations, ce monastère est entré dans notre perspective de l'accueil : prendre les gens où ils en sont pour aller avec eux plus loin ; non pas où l'on voudrait qu'ils aillent, mais où ils sont attendus. Les moines de la Pierre-Qui-Vire sont capables d'entrer dans ce type de cheminement qui n'est pas évident, tant s'en faut ! Entre eux et les « gars » du chantier, « ça a passé ». Pour les habitués des monastères, les choses paraissent simples.

Pour des jeunes qui entrent pour la première fois dans un tel lieu, l'impression est que ces hommes, les moines, vivent dans un espace lunaire, sur une autre planète. Derrière l'inapparente clôture du silence, il faudra découvrir des hommes qui cherchent, vivent leurs conflits et leurs espérances, en s'inspirant de Celui qui les a réunis.

Ce chantier, ce fut aussi du travail. Nous sommes connus à la Pierre-qui-Vire. On nous réserve toujours un peu de béton, un peu de peinture... Le travail, pour nous, c'est le lieu où l'on fait autre chose, où l'on fait connaissance d'une autre manière, où celui qui a « de l'or dans les doigts » trouve l'occasion d'exercer ses capacités.

Ce chantier fut encore un temps de réflexion. Pas de grande théologie, mais le lent décryptage des questions qui se lèvent au cœur de la vie de chacun. Nous avons pris le temps de nous présenter ; le temps de balbutier sur Celui qui taraude nos propres vies ; le temps de discerner les urgences de la Mission et de saisir que l'Eglise a besoin de responsables audacieux, car « le peuple a faim et il crie »...

Prendre le temps... oui ! Quand on a entre 20 et 25 ans, on a beaucoup à se dire et beaucoup à apprendre. On a tout à apprendre de l'autre, différent : du moine, d'un couple, d'un prêtre. Peut-être pas des choses extraordinaires... Mais toujours qu'il y a des hommes à aimer, un Christ à reconnaître, une Eglise à construire. Et cela investit tout le champ de vie.

Nous avons pris le temps de la contemplation. Une semaine de mise à la disposition de la Parole, de sa Parole. On y était venu parce qu'un tract nous avait rejoint, un article nous avait atteint... C'était plutôt Lui qui s'adressait à chacun ; il voulait ouvrir des horizons. Alors la contemplation ce n'était plus sur une autre planète, elle était pour chacun au cœur de sa propre vie, en pleine humanité et en Eglise.

« Le vent souffle où il veut (Jn 3,8) et nous ne savons pas où le vent nous poussera. Puisse-t-il nous pousser sur un chemin à la rencontre des hommes ! Puisse-t-il nous pousser sur un chemin de construction de ton Eglise. Puisse-t-il nous pousser sur un chemin de connaissance de ton Amour ».